

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

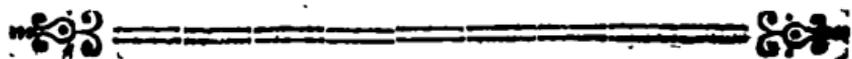
DEDIÉ AU ROI,



J U I N 1 7 5 2.

N E U C H A T E L

D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



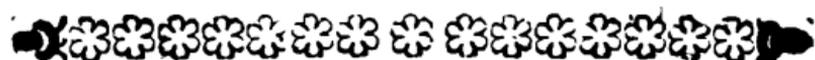
M D C C . L I I .





JOURNAL HELVETIQUE,

J U I N 1752.



AUX EDITEURS

Sur les excès que peuvent produire la passion & la jalousie, parmi les Auteurs.

IL paroît de tems en tems, MESSIEURS, dans vôtre Journal, des Morceaux d'Histoires galantes, qui sont autant d'Exemples des fautes & des malheurs où jette l'Amour, dès qu'il cesse de respecter les Loix de la Sagesse. Les Esclaves de cette Passion, que vous montrez à nôtre Jeunesse come les *Lacédémoniens* mettoient sous les yeux de la leur des Esclaves yvres, pour la détourner de la Passion du Vin, ne vous ont-ils point fait naître l'idée de produire en public des Esclaves de quelque autre Passion, non moins funeste à ceux qui s'y livrent, & à la Société? Celles qui, loin de s'éteindre avec l'âge,

qui met fin aux désordres de l'Amour, gagnent ce que l'âge-même fait perdre de force, & se portent sur un grand nombre d'Objets, sans jamais en abandonner aucun, sont assurément plus nuisibles dans leur Sphère d'activité. Leurs influences y sont d'autant plus pernicieuses, que plus variées, elles se répandent sur une grande quantité de Sujets & de Persones, & que leurs excès ne sauroient, pour la plupart, être prévenus, ni punis par les Loix.

Telle est, entr'autres, la Passion d'un Home de Lettres, de se faire, à quelque prix que ce soit, une Réputation qui surpasse celle de tous ses Contemporains, au moins entre ses Compatriotes ou Collègues. Cette Passion n'a-t-elle pas jetté dans des excès aussi honteux, pour ceux qui s'y sont livrés., & aussi funestes à ceux contre qui ils la déchaînoient, que celles de l'Amour & du Vin? L'Histoire Littéraire ne fournit là dessus que trop d'Exemples humilians, dans toutes les Parties des Sciences. Tout ce qui les touche est du ressort de votre Recueil. Ne leur seroit-il point avantageux d'exposer de tems-en-tems quelque Tableau, qui atachât sur de pareils Exemples, les yeux, que la Passion prend soin d'éloigner de ce qui pourroit la moderer?

Vous

Vous direz peut-être, *Messieurs*, que les Mœurs d'aujourd'hui retiennent assés, à cet égard, l'Ambition la plus ardente, & que le mépris dont elles couvrent tout moyen opposé au Savoir-vivre & à la Modération du Siècle, force à être modeste, ou à demeurer du moins dans les bornes de l'Équité, à l'égard des Critiques, & de la Bienfaisance, par rapport au Public. De là vous conclurés qu'il seroit superflu de prémunir les Gens de Lettres par d'hideux Exemples, contre un excès que prévient l'Éducation.

Mais il est de ces Ambitions, que rien n'arrête, du moment qu'elles se flattent que la Voile sous lequel elles travaillent à saper la réputation des Concurrents, que l'Envie, qui les dévore, s'est choisie, ne sera jamais levé; & elles s'en flattent toujours follement. Une telle Ambition, fatale à ses Esclaves, cruelle aux Victimes qu'elle se destine, aux Lettres qu'elle décrédite, aux bons Esprits qu'elle rebute de faire des efforts pour les illustrer, à la Société qu'elle trouble, à la Religion qu'elle blesse, ne mérite-t-elle pas d'être arrachée des ténèbres, d'où elle soufle ses calomnies, pour être exposée aux yeux du Public, dans toute sa turpitude, afin qu'étant ainsi prostituée, elle n'y trouve plus de foi, de supôts, ni d'asile?

Si elle n'avoit d'autre éfet, que de couvrir d'infamie ceux qu'elle possède, ils trouveroient quelque indulgence dans la compassion due à toute espèce de Manie. Mais devenans implacables, envers ceux qu'ils envisagent come des Ennemis & dès Concurrents qu'il faut qu'ils s'immolent, la justice s'opose aux ménagemens dont ceux-ci pourroient souffrir. Il est juste, non-seulement, que leur réputation ne soit point obscurcie par des Ecrits calomnieux, mais encore qu'ils soient mis en sûreté contre les artifices par lesquels elle ne cesse de porter des coups secrets à l'idée du Public sur leur mérite, & à ébranler par-là, autant qu'il lui est possible, la juste confiance dont-ils sont en possession.

Si vous voulez, *Messieurs*, faire un Acte de cette Justice, voici des Mémoires sur lesquels vous pouvez fournir un Exemple frappant & récent, des excès de l'Ambition dont je viens de parler, & des Injustices qu'elle s'est portée à tenter contre un Savant, dont le Caractère ne fait pas moins d'honneur à l'Humanité, que ses Ouvrages en font à la *Nation Suisse*.

N'ayant, dans tout ce que je vais vous raconter, d'autre vûe que les vôtres, *Messieurs*, ni d'autre intérêt que celui d'un Amateur des Sciences & d'un Compatriote,

je

je taïrai même les Noms des Intèressés. On peut concevoir pour une Passion toute l'indignation propre à se garantir de ses illusions, sans être instruit du nom de tous les Esclaves & de toutes les Persones contre qui elle a cherché à s'affouvir. Quand les Coupables peuvent être épargnés, sans qu'il en coûte aux Lèzez, ils sont encore recomandés par la Charité, qui espère leur conversion. La connoissance qu'auroient des Etrangers de l'Auteur de l'Injustice, ne la répareroit point. Elle ne sauroit l'être d'une manière plus crüelle pour lui, s'il n'en a pas un sincère repentir, que par la continuation de l'Estime publique, pour celui à qui il a voulu la faire perdre, & par la part que prendront toutes les Persones qui font cas du mérite & du savoir, aux peines causées à un Savant distingué par ces deux endroits.

Vous, *Messieurs*, en publiant les Faits, s'il vous paroît qu'il puisse être de quelque utilité au Public qu'il en ait connoissance, vous remplirez vos bones intentions; & moi, j'aurai satisfait celle qui m'a fait prendre la Plume, bien que nous laissions ignorer les Noms des Acteurs principaux & subalternes, sur lesquels tomberoit l'indignation, que je souhaite qui soit réservée toute entière à la Passion. D'ailleurs ceux de vos Lecteurs

qui auront oui parler de cette Afaire, en connoiffent tous les diférens Aâteurs & tous les Intèrèffez. Il feroit très fupèrflu de les leur nummer. Il feroit plus qu'inutile de les désigner à ceux pour qui tout fera absolument nouveau. Ils n'auront probablement jamais lieu de marquer aux Coupables ce qu'ils pensent de leurs Procédés respectifs. On juge bien, que ce n'est pas dans le Lieu où ils habitent, ni chez leurs Voifins, que quelqu'un ignore de pareils Evénemens, quand les Tribunaux en ont rétenti.

Il parût en 1747. un Volume d'un Ouvrage concernant l'*Histoire de la Réformation de la Suisse*. L'Auteur, que j'appellerai *Caius*, difant fa pensée fur les Moiens de Réunion entre les Eglifes Evangeliques, prit de là ocasion d'examiner ce qu'ont dit quelques Docteurs célèbres de la *Confession d'Augsbourg*, échaufez contre le Siftème de *Calvin* touchant la Prédestination. *Caius* vifoit par là au Titre de Défenseur du Réformateur fur ce point. Mais la manière dont il le défendoit, laiffa dans le doute, s'il n'avoit point pris ce Masque, pour hafarder, avec plus de liberté & de sûreté, de représenter la Doctrine de *Calvin* fur les Décrets de Dieu, come *defectueufe, mal comprise & peu juste*: Ce font les Epithètes qu'il lui done. Et dans la longue

gue *Préface*, où il prend la tâche de défendre *Calvin* contre les Acufations des Aversaires, qu'il venoit de rapporter, il s'exprime fans détour (pag. 23.) en ces termes *Les Calvinistes, qui ne veulent reconoitre aucune autre raison de ce que Dieu a élu, que sa Volonté de choisir ainsi, donent atteinte à l'Honneur de Dieu, & même pas moins que les Luthériens qui font le Decret de Dieu susceptible de changement & de variation.* (pag. 30.) *Quant à cette Doctrine de Calvin est généralement mal comprise* (p. 40.) *Qu'il ne veut pas dire encore ce qui manque à cette Doctrine de Calvin & quels remèdes on pourroit y apporter.*

On comprend qu'il faut que *Caius* soit fait une idée du sentiment de *Calvin* sur cet article, bien différente de celle qu'on a eu & donné, depuis que ce Réformateur publia, jusqu'à présent. Aussi *Caius* le représente-il tout autrement, sans épargner un Savant respectable quand il vivoit, & dont la Mémoire devoit l'être pour *Caius* même qui a été son Disciple. Ce Savant est traité d'une manière insultante, p. 72.

Des Propositions & des Entreprises de cette nature doivent-elles être passées sous silence par un Journaliste versé dans ces Matières & qui conoit où cela porte? L'Auteur de ce court Extrait, qu'on trouve de cet Ouvrage

de *Caïn*, dans la *VII. Partie*, imprimée en 1740. d'un Ouvrage Périodique, très estimable, par les excellentes Pièces qu'il renferme sur des Sujets bien choisis, ne dût donc point manquer de faire conoitre ce qu'il en pensoit. Il le fit d'une manière très ménagée. On jugera par le Précis de ce qu'il y dit.

Après avoir copié le Titre, d'une longueur peu commune; de l'Ouvrage de *Caïn*, *Mévin*, c'est le nom que je donnerai à ce Journaliste, rapelle à ses Lecteurs un Avis des *Mémoires de Trévoux*, sur ces Titres étendus; savoir, *Qu'en Librairie, come en Architecture, il ne faut pas faire le Frontispice aussi grand que le Corps de l'Ouvrage*. De-là passant au Livre même, *Mévin* enloüe le but & les deux premiers Volumes: Il vient ensuite à la longue Préface du 3. Tome, & donc à son Auteur l'Eloge de *Critique impartial*, en ce qu'il prend la Défense de ceux qui lui paroissent avoir été ataqués injustement, *Tros Rutulifve fuat*; vû que dans cette Préface il fait l'Avocat de *Servet* contre *Bullinger*, & de *Calvin* contre des Théologiens de la Communioñ d'*Augsbourg*, qui l'ont ataqué il n'y a pas long-tems.

Seroit-ce cet Eloge qui a produit du fiel amer dans le Cœur de *Caïn*? Ou seroit-ce l'Avis que *Mévin*. lui done ensuite, sur sa
Dé-

Défense de Calvin touchant la *Doctrine de la Prédestination*, Que les Luthériens, qu'il combat en faveur de ce Réformateur, répliqueront aparemment, qu'il prête à Calvin une Opinion toute différente de la sienne, & qu'ils pourront le prouver par les Livres mêmes de Calvin, dont il se sert contre eux; en particulier par le petit Ouvrage *De Prædestinatione & Providentiâ*, publié en 1550. ; Ouvrage dont Mévius, pour faire voir que sa Remarque étoit fondée, rapporte des Passages qui prouvent, que, d'un côté, Calvin n'a jamais tiré les Décrets de Dieu d'aucune Raison *Objective*, mais seulement & uniquement de la Volonté de cet Etre; & d'un autre côté, Que Calvin a subordonné la Présience de Dieu à ses Décrets? Les termes de Mévius à ce sujet sont remarquables, en ce qu'ils renferment une espèce de Prédiction du Scandale que cette Afaire a causé. Pour mettre Calvin en compromis avec lui-même (dit Mévius à Caius) il ne suffit pas que vous tiriez des Ecrits du Reformateur, des Passages qui parlent de la Volonté de Dieu en général, ou qui enseignent qu'il ne faut point séparer des Décrets de Dieu, sa Sagesse, ni sa Justice, pour que vous imaginiez ensuite pour concilier ces Atributs, ces Perfections entr'elles, des moyens plus durs que le sentiment même de Calvin. Et
quel

quel avantage pourroit il revenir au Christianisme, continue Mévius, d'élever de nouvelles Questions là-dessus, avec nos Frères de la Confession d'Augsbourg? Les anciennes Disputes entre les Docteurs de part & d'autre, qui sont équitables, se trouvant assoupies depuis longtems, à la grande édification de tous les Gens de bien? Un Eloge complet de l'Ouvrage de Caius termine cet Extrait.

Cependant il enflama la Bile de Caius, qui dans l'irritation, composa une Dissertation apologétique du jugement qu'il avoit porté de la Doctrine de Calvin. Il adressa cette Pièce à Mévius lui-même, & le somma de la placer dans son Recueil. L'Equité de celui-ci ne balançoit point à satisfaire, à cet égard, son Adversaire; je donne ce nom au dernier, parce qu'il s'y déclare bien clairement tel, soit par le sens ofensant qu'il prête aux louanges mêmes que Mévius lui avoit données, soit par des façons de parler peu usitées entre ceux qui veulent garder quelque mesure avec un Critique honnête; soit particulièrement en l'accusant d'avoir cité & rapporté des Passages d'un Livre de Calvin, qui n'a jamais existé, ou qui, s'il existe, n'a pas été lu par Mévius.

Cette singulière Apologie imputant à Calvin des foiblesses qu'il n'a point eues, & des

des variations dans lesquelles il n'est point tombé ; taxant aussi *Bullinger* d'injustice à l'égard de *Servet* , & jettant d'ailleurs sur *Mévin* des insinuations non-moins éloignées de son Caractère , que de son Savoir , ne pouvoit être donnée au Public sans correctif. Ce ne fut point *Mévin* seul, qui en jugea ainsi. Les Censeurs préposés par le Magistrat en jugèrent de même. Ils l'ordonèrent. L'Apologie parût dans la *VIII. Partie* de l'Ouvrage Périodique de *Mévin*, accompagnée de ses Remarques.

Caius faisant paroître quelque tems après le *Tomé IV.* de son Ouvrage , plaça dans la Préface une ample Défense de son Assertion, *Que Bullinger avoit accusé sans fondement Servet d'être Anabatiste, & attribué faussement aux Anabatistes l'Erreur de Servet sur la Trinité.* On y voit aussi des éclaircissemens devant servir d'Apologie à *Caius* , sur ce qu'il avoit avancé touchant la Doctrine & les Ecrits de *Calvin* sur la Prédestination.

Ces nouvelles Apologies pouvant faire illusion à ceux qui ne prendroient pas soin de tout examiner en Critiques exacts, *Mévin* se crût obligé de s'en donner la peine en leur faveur, come en celle de la Vérité. Il publia, dans son Recueil , une *Démonstration historique de la constance de Calvin dans sa Doctrine*
sur

sur la Prédétermination; & une Défense du jugement de Bullinger, qui met Servet & ses Sectateurs, au nombre des Anabatistes. Ces deux Pièces sont écrites avec une si parfaite modération, que qui ne sauroit ce qui leur a doné la naissance, ne devineroit jamais qu'elles sortent de la plume d'un Auteur en guerre ouverte avec quelqu'un sur ces sujets, & même qui ait jamais eu de Controverse là dessus. Elles ne renversent les Apologies de Caïn, que par l'évidence dans laquelle elles mettent la Vérité.

Mais quelle impression fit cette évidence sur les yeux de Caïn? Aucune dirions-nous, s'il en étoit demeuré simplement à ne pas lui rendre l'hommage d'un aveu, qui auroit réparé sa faute d'avoir pris trop précipitamment pour la Vérité qu'il ne conoissoit point encore, les Erreurs que son Amour-propre l'a engagé à soutenir; & en ce cas, nous le plaindriens de s'être privé de la gloire de suivre le flambeau, que lui fournissoit son Antagoniste même, & nous ajouterions, qu'il est un exemple de la force des illusions de la fausse honte, qui éloignent de la Vérité & de l'Équité, de peur d'être obligé de leur doner des marques du respect qui leur est dû. Mais ce que nous allons rapporter, met Caïn dans le nombre des exemples mémorables des excès

excès de l'Ambition, pour laquelle nous souhai-
tons d'inspirer de l'horreur.

Après la publication des deux dernières Pièces de *Mévius*, dont nous venons de parler, il ne parut plus rien sur ces Questions. Mais il se répandit un Ecrit, qui, sous le Titre d'*Eloge de Mévius*, donne les plus odieuses atteintes à la réputation de ce Savant. Il n'y est fait aucune mention de ses Disputes avec *Caius*. Deux Dissertations de *Mévius*, dont l'une traite de la *Preuve tirée du Consentement universel, sur l'Existence de Dieu*; & l'autre, des *Preuves de l'authenticité de la Doxologie de l'Oraison Dominicale*; servent de prétexte aux Acusations de plagiat, de pédanterie & d'ignorance, dont cet Ecrit injurieux charge *Mévius*, & aux Calomnies qu'il présente sur son Caractère & sur la manière dont il remplit les Places qu'il occupe. L'Auteur crût, qu'en se cachant sous le nom de *Sanonomotuski*, on ne le chercheroit que dans les Régions dont l'*Esclavon* est la Langue. Ce fut aussi dans un endroit Voisin de ces Pais-là, qu'il souhaita que sa Production vint au jour.

On a bien-tôt trouvé ceux qui ne veulent pas du bien aux Persones à qui il s'agit de nuire. Un Home, dont la Passion démesurée de donner le Ton au Siècle, sur quelques Parties
des

des Belles Lettres Allemandes, a reçu de grands échecs de *Mévin* & de ses Amis, auroit-il manqué une si belle occasion de s'en venger, sans s'exposer à de nouveaux coups? *Typhon*, c'est le nom qu'il doit porter, saisit avec d'autant plus d'empressement celle là, que l'Office de *Censeur de Livres*, qu'il remplissoit alors dans l'endroit de sa demeure, le dispensoit de se faire des Complices. Les Catalogues de la Foire de *Leipsic* annoncèrent en Décembre 1750. le *Sanonomotuski*, dont *Typhon* avoit été la *Lucine*; & le lieu du Domicile de *Mévin* fut servi des premiers d'un bon nombre d'Exemplaires, qu'on eût soin de répandre, sans perdre de tems.

La diligence du Magistrat, attentif à protéger la réputation d'un Citoyen, empêcha, par la Confiscation des Exemplaires trouvez chez le Vendeur, qu'il ne s'en répandit publiquement d'avantage; mais elle ne pût prévenir, qu'il ne s'en glissât en secret par diverses voies. On en fema dans les Maisons. Ce qui obligea le Magistrat d'interdire absolument l'entrée & le débit de ce *Libelle difamatoire* (il est ainsi qualifié dans l'Ordonnance que le Magistrat fit publier & mettre dans les *Gazettes*) avec ordre à toute Personne qui sauroit quelque chose du véritable *Sanonomotuski*, ou de ses Conforts,

de.

de le déclarer, selon son devoir, afin qu'ils puissent être punis ainsi qu'ils le méritent.

En attendant, *Mévin* s'étant pourvû d'Ordres des Supérieurs de *Typhon*, pour lui faire rendre compte de sa conduite; celui-ci forcé de dévoiler tout le mystère d'iniquité, a déclaré, que le seul & vrai *Sanonomotuski* étoit *Caius*. Cent & quatre Exemplaires de son Libelle, qui se sont encore trouvez chez l'Imprimeur, ont été confisquez.

Une fureur ordinaire eût été arrêtée par une telle prostitution. Celle des Ennemis de *Mévin* n'a pas été seulement suspendue. Aussi-tôt après la Découverte dont on vient de parler, deux Ecrits, plus furieux que les précédens, furent semez de nuit dans la Ville où réside *Mévin*. Ils font une Histoire également fausse & injurieuse pour *Mévin*, de la Dispute qu'il a eue sur la Doctrine de *Calvin* touchant le Décret de Dieu, & sur *Servet* Anabatiste. Ils parlent de la manière la plus contraire au respect dû au Tribunal qui a protégé les Mœurs, la Vérité, & la Justice, & de ses sages précautions dans cette Afaire. Ils donnent de la Conduite de ce Magistrat à ce sujet, des idées que l'insolence seule peut suggerer.

Mais de tels Libelles ne se répandent pas assés au loin. Ils se perdent: Les impressions

qu'ils ont faites s'afoblissent en peu de tems ; elles s'éfacent enfin. Ainsi le Tems tout seul réhabilite un jour ceux dont on a travaillé avec tant de peine & de danger à couvrir la Vie & la Mémoire d'ignominie. Il n'y a d'autre moien de prévenir cet oubli, que le soin même de renouveler fréquemment l'Ataque ; de la varier selon châque occasion ; de profiter de toutes celles qui se présentent pour difamer, à propos, ou non, & sur tout par des Imprimez qui se conservent. On ne peut atribüer qu'à un Plan semblable, la Dépense de tenir à ses Gages la Plume vénale d'une *Gazette Littéraire d'Allemagne*, qui, depuis plus de six Mois, done exactement des Extraits des Libelles contre *Mevius*, en fait les Eloges, les défend ou les excuse.

Quelle tranquillité peut-il rester dans des Cœurs agitez par une aussi Violente passion ? Rien ne l'assouvit, pas-même la mort de celui qu'elle prend à tâche de détruire. Il laisse après lui sa Mémoire, qui trouvant plus d'équité dans le Public en sa faveur, qu'on n'en avoit pour la Personne, prépare de nouvelles peines à l'Envie, sans la flater des mêmes succès. Quelle Désunion ne jette-t-elle pas entre des Concitoïens si faciles à prévenir pour l'un ou pour l'autre des Ennemis,

venis, & qui reviennent si difficilement de leurs préventions, nourries par leurs propres foiblesses & par l'artifice des Intéressez à leur durée? Et qui fixeroit le nombre de maux que cause & peut causer dans une Société, la désunion entre ses Membres, d'un Ordre, qui a de grandes influences sur son état? Ne disons rien de la Religion, de l'Eglise, ni du Gouvernement: Personne ne peut ignorer que les Divisions sont les plus grands maux qu'il y ait à craindre, pour ces moïens de bonheur dans cette Vie & de félicité dans l'autre. Ne parlons que des Sciences, Filles de la Tranquilité & de la Paix. Elles ne sauroient conduire à la Lumière, & par elle à la Vérité, des Cœurs & des Esprits enchaînez par l'Injustice & par l'Envie. Le tems, si précieux & toûjours trop court pour les Gens de Lettres à l'âge où ils peuvent être l'objet de l'Envie par leur Réputation; ce tems des Découvertes, leur est enlevé par les Disputes dans lesquelles leurs Rivaux les forcent d'entrer, s'ils ne veulent pas perdre le fruit le plus flatteur de leurs travaux après la conoissance de la Vérité. De combien d'Ouvrages promis, comencez, avancez, presque achevez, n'a pas été privée la République des Lettres, par les quèrelles suscitées à leurs Auteurs? Et combien d'Erreurs

n'ont pas prévalu sur la Vérité par les Cabales Enfans des Disputes ? En vain la Paix publique présenteroit les circonstances les plus favorables au progrès des Arts & des Sciences , si ceux qui s'y attachent , ne jouissent pas de la Paix intérieure & particulière. On ne sauroit donc rendre de meilleur office à la Société à tous égards , qu'en contribuant à mettre ses Membres en garde contre les Passions , Eppemies irréconciliables de cette Paix. C'est le but de l'Exemple que nous venons d'exposer aux yeux du Public. Et pour que personne ne prenne le change en s'imaginant que cet éloignement doit , selon nous , faire éviter toute Critique & toute Satire , avec autant de soin que toutes les suggestions de la Jalousie , & en particulier l'infame moyen des Libelles , nous devons nous expliquer là-dessus. Ce ne sera qu'en disant ce que nous entendons par Critique , Satire , & Libelle.

Il suffit d'avoir réfléchi combien de causes font manquer aux Génies les plus éclairés , les plus pénétrants , les plus appliqués , la Vérité qu'ils cherchent avec ardeur , pour qu'on ne doive recevoir des mains mêmes du Savant le plus renommé , aucune Décision , sans l'avoir examinée avec soin & les secours nécessaires contre le poids de la Réputa-

putation. Quand cet Examen fait conoître que la Décision n'est pas juste, soit en tout, soit en partie; & quand ce qu'elle renferme de peu juste, pourroit jeter dans quelque erreur; avertir le Public de cette méprise, & l'en convaincre par de bonnes Preuves, d'une manière qui ne doive faire aucune peine à l'Auteur, que celle de s'être trompé sur ce Point; voilà ce que j'appelle critiquer. Quiconque aura une idée de ce que la Religion & les Sciences doivent à la Critique de ce Genre, ne s'avisera pas de la condamner: Il dira-même, qu'il est des cas où elle est d'obligation indispensable.

Certaines foibleffes, les ridicules les plus outrés mêmes, ne sont pas l'objet des Loix. Quelques choquans qu'ils soient pour les Gens sensés, quelque préjudice qu'ils causent à ceux qui les imitent, come à leurs Modèles, quelques incomodes qu'ils deviennent aux autres; ils ne sont cependant pas de ces maux qu'il faut réprimer par des peines. On peut remplir les Devoirs de la Religion & de la Société, bien qu'on ait tous ces ridicules. Ils ne doivent donc priver d'aucun des droits atachez à la rélation de Membre des Sociétés Religieuses & Civiles. Les Préceptes n'en guérissent point. Personne ne croit moins être dans le cas d'avoir

besoin de s'en guérir , que ceux qui en sont le plus atteints. Les copier & les donner en spectacle à eux-mêmes , est le seul moyen de leur faire sentir l'effet , par rapport à eux , du Spectacle continuel qu'ils donnent aux autres. C'est à quoi se borne la Satire , - dont j'entens parler. Ne touchant , ni aux Sentimens , ni aux Mœurs , ni à la Probité , elle n'enlève point la confiance que donne l'estime , à laquelle tout Home est en droit de prétendre qu'il ne soit donné aucune atteinte , quand il n'a pas mérité de la perdre. Mais les ridicules diminuent le poids des meilleures Actions qu'ils accompagnent par quelque endroit. Il importe à la Société , que l'effet des bons exemples ne soit point affoibli. La Satire , qui bannit le ridicule , est donc utile , loin de mériter d'être proscrite.

Mais un Ecrit , qui pour flétrir & rendre odieux quelqu'un , le charge de Faits ou de Vices contre lesquels les Loix sévissent , & cela , sans que l'Acusateur se fasse assez connoître pour que l'Acusé puisse lui faire rendre raison , en Justice , de son attentât à la réputation de son Prochain ; un tel Ecrit est un *Libelle difamatoire*. Que l'Acusé soit atteint du Vice qui lui est attribué , qu'il soit coupable du Fait dont il est aculé ; l'Ecrit n'en est pas moins un Libelle , & son Auteur

teur un Difamateur. Il jette insolemment sur le Magistrat, le reproche ou le soupçon d'avoir manqué à son devoir, en ne réprimant pas l'Acusé que les Loix condamnent. Il usurpe sur ce Magistrat le droit de punir exemplairement, & celui de faire grace. Il use du premier, non en Juge, mais en vrai Tiran, qui s'immole des Victimes sans les entendre, sur le seul temoignage d'un Délateur, dont sa jalousie & sa haine font l'office. Il présente un Monstre en fait de Justice, réunissant en sa Personne, un Accusateur, un Témoin, un Juge, & un Bourreau. Et quel Bourreau encore? Quelques minutes sont la durée des Tourmens qu'ils font souffrir dans les plus cruels Supplices, chez les Nations policées. Celui-ci fait durer, tant qu'en lui est, l'Exécution tout le reste de la vie de l'Objet de sa haine. Sa cruauté ne peut être aggravée que par un endroit, savoir, par la Calomnie, quand tout ce qu'il impute à l'Acusé est faux. C'est le comble du Crime, qu'un Saint même ne fauroit empêcher qui ne se comette à son égard, si la crainte des Peines ne retient pas la fureur des Passions capables de l'entreprendre.



L E T T R E

*Aux Editeurs sur un Article des Feuilles de
l'Abé. FRERON.*

JE viens de voir, *Messieurs*, quelque chose qui m'a surpris dans les *Lettres sur quelques Ecrits de ce tems*, & qui mérite de vous être communiqué.

„ J'allai voir dernièrement, dit ce Jour-
 „ naliste, un célèbre Amateur, qui a une
 „ très belle Collection de Livres qu'il a lûs.
 „ Nôtre Conversation tomba par hazard
 „ sur les Larcins Littéraires. Je fus bien sur-
 „ pris lors qu'il me dit que la fameuse Idille
 „ de Madame *Deshoulières*, intitulée *Les*
 „ *Moutons*, étoit copiée presque mot pour
 „ mot, d'un ancien Poete François. Pour
 „ m'en convaincre, il tira de sa Bibliothè-
 „ que un Volume, qui a pour titre, *Promo-
 „ nades de Messire Antoine Coutel, Chevalier,
 „ Seigneur de Monceaux &c.* Il me fit voir
 „ à la p. 103. l'Idille en question. C'est peut
 „ être un des plus jolis Morceaux qui se
 „ trouvent dans le Recueil des Bagatelles de
 „ Madame *Deshoulières*, & je suis persuadé
 „ qu'il

„ qu'il ne contribua pas peu à sa réputation*.

„ L'Abé Fréron copie ensuite les deux Pièces, afin qu'on puisse en faire la comparaison. Je me contenterai de transcrire les huit ou dix premiers Vers de chacune.

Voici coment débute *Antoine Couzel* ;

*Helas ! petits Moutons , que vous êtes heureux !
Vous paissés dans nos Champs sans soucis , sans
allarmes ,*

*Si tot qu'êtes aimés , vous êtes amoureux ,
Vous ne savés que c'est de répandre des larmes.
Vous ne formés jamais d'inutiles desirs ,
Vous suivés doucement les Loix de la Nature ,
Vous avez sans douleur tous ses plus grands
plaisirs ,*

Exemts de passions qui causent la torture

„ Les changemens qu'y à faits Madame
„ *Deshoulières*, dit l'Abé Fréron, ne lui ont
„ pas beaucoup couté, come vous allés voir.

*Helas ! petits Moutons , que vous êtes heureux !
Vous paissés dans nos Champs , sans souci , sans
allarmes ,*

*Aussi-tôt aimés qu'amoureux ,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formés jamais d'inutiles desirs ;*

Dans

Dans vos tranquilles cœurs ; l'Amour suit la
 Nature ,
 Sans ressentir ses maux vous avés ses plaisirs ,
 L'Ambition , l'Honneur , l'Intérêt , l'Imposture ,
 Qui font tant de maux parmi nous ,
 Ne se rencontrent pas chez vous.

Voilà donc Madame Deshoulières , -acusée
 d'un véritable Plagiat. Si cet Abé avoit vû
 votre *Mercuré Suisse* , il ne seroit pas allé si
 vite. Il y auroit vû que la même acufation
 avoit déjà été intentée il y a près de vingt
 ans , & qu'elle fut solidement réfutée dans le
 même tems.

Il faut convenir qu'il y a un grand raport
 entre les deux *Idilles*. Ceux qui les ont vûes
 l'une & l'autre en entier , disent qu'elles ont
 le même nombre de Vers , que ce sont les
 mêmes images , & les mêmes pensées , que
 la seule différence est que l'*Idille* de la Dame
 est en Vers irréguliers , & que celle du Poete
 est toute de Vers de douze silabes.

On ne peut donc pas s'empêcher de reco-
 noître ici du Plagiat. La Question est de dé-
 couvrir qui est le Coupable. Le Procès seroit
 bien-tôt vuide , si , dans les *Promenades de Mr.
 de Monceaux* , on avoit la date. Mais elles fu-
 rent imprimées à Blois , sans l'année de l'Im-
 pression. Il a falu la deviner à peu près. On

a trouvé un Exemplaire à Paris; où l'on a écrit au premier feuillet, que c'est un présent de l'Auteur fait en 1681. On fait que ces fortes d'honêtetés se font ordinairement dès que le Livre paroît. Ainsi en voila à peu près la date.

Pour celle de Mad. *Deshoulières*, elle n'est pas contestée. Son Recueil de Poësies parût sous son nom en 1674. De là il résulte, que c'est le Seigneur *Le Monceaux*, qui s'est approprié l'*Idiote* de cette Dame. Et voici ce qu'il a fait pour la travestir un peu. D'abord il a changé le titre & y a mis celui-ci, *Sur l'Indolence*, à *Lucidas*. Il a fait quelques legers changemens aux Vers de douze silabes, & a alongé ceux de huit, pour en faire des *Alexandrins*. Aussi le foible de la Pièce est dans ces endroits, qu'il a été obligé d'étendre pour déguiser son larcin. Il les a tirillés jusqu'à en estropier quelques uns.

On peut en citer pour exemple son 3me. Vers,

Si tot qu'êtes aimés, vous êtes amoureux.

Mad. *Deshoulières* avoit dit, d'une manière concise & fort juste,

Aussi-tôt aimés qu'amoureux,

Ce mauvais Poète a alongé ce Vers platement, & même en a donné le sens tout à

rebours. C'est donc lui qui a volé les *Moutons* de cette Bergère. Afin qu'ils ne fussent pas reconus, il les a barbouillés dans divers endroits, mais fort grossièrement.

On faisoit voir encore dans le *Mercur* Suisse, que le Poète de Blois avoit fait d'autres Vols Literaires, qui devoient déjà le rendre fort suspect*. J'ajouterai qu'il ne risquoit pas beaucoup, en cas qu'il fut découvert, mais la Dame avoit infiniment plus à perdre du côté de la réputation. Il n'est donc pas à présumer qu'elle ait hasardé le Plagiat dont on l'accuse. Enfin il est bon de comparer les autres Pièces de ce Poète avec son *Idille*. Ses autres Poésies ne valent absolument rien. Tout est au bon coin dans le Recueil de Mad. Deshoulières. Les *Oiseaux*, le *Ruisseau*, l'*Hiver* & quelques autres *Idilles* qu'elle n'a empruntées de personne, prouvent assez qu'elle n'a pas été réduite à voler celle des *Moutons*. Le Public attend, de l'Abé Fréron, qu'il fasse incessamment à cette illustre Bergère une réparation d'honneur, & qu'il renvoie au plutôt ces *Moutons* dans sa Bergerie. Il se remettra par là à l'unisson avec son Prédécesseur l'Abé Des fontaines, qui doit déjà avoir justifié cette Dame dans quelque-une de ses *Observations*, mais je ne peux pas me rappeler l'endroit.

* *Mercur* Suisse, Juin 1735. p. 126.

Le Continuateur n'avoit besoin que de ses propres Ouvrages, pour prononcer sur ce Procès, d'une manière beaucoup plus juste qu'il n'a fait. Voici ce qu'il a dit de cette Dame dans une de ses Feuilles.

„ Mad. Deshoulières a traité presque tous
 „ les genres. Elle a atrapé le naïf de l'Épi-
 „ tre, le noble de l'Héroïque, la finesse du
 „ Badinage, & la perfection de l'Idille. Elle
 „ n'a point d'égal en ce dernier genre. Tout
 „ éloigné qu'il est de nos Mœurs, elle a
 „ su le rendre piquant par le contraste ha-
 „ bilement ménagé des Objets champêtres
 „ avec ceux des Villes. Les Animaux, les
 „ Fleurs, les Eaux, tout fournit des Ré-
 „ flexions à ses rêveries*.

L'Abé Fréron n'avoit donc besoin que de consulter ses propres Ecrits, pour prononcer un jugement juste sur ce Plagiat. Sans se rappeler même ses Feuilles précédentes, il n'avoit besoin que de comparer les deux Pièces qu'il avoit sous les yeux, & y apliquer cette Critique fine & judicieuse, qui le sert ordinairement si bien. Mais elle est demeurée endormie dans cette occasion, & le Journaliste a paru tout à fait sommeiller.

A propos de Someil & de Plagiat, on trouve dans la même Feuille une Anecdote

611

curieuse, dont je dois, *Messieurs*, vous faire part.

„ On se souvient, dit il, de ces Vers
 „ charmans qui coururent, il y a quelques
 „ années, sous le nom de *Mr. de Voltaire*,
 „ & qu'on disoit publiquement qu'il avoit
 „ adressés à une Princesse, Sœur du Roi de
 „ Prusse. Je parcourois en dernier lieu,
 „ un fort mauvais Livre, qui se vend beau-
 „ coup, intitulé, *Bibliothèque des Gens de*
 „ *Cour* *. Je fus assez surpris de trouver ces
 „ mêmes Vers à la p. 370. du I. Volume,
 „ & d'apprendre qu'ils sont de *La Motte*,
 „ qui les composa il y a long-tems, pour une
 „ Princesse du Sang de France. Voici ces
 „ deux Déclarations ingénieuses & témé-
 „ raires. Je comencrai par celle de la
 „ *Motte*.

Qu'un peu de Vérité flatte dans un Mensonge !

Cette Nuit, dans l'erreur d'un songe,

Au rang des Rois j'étois monté.

Vous écoutiés alors tout ce qu'Amour fait dire,

Les Dieux, à mon reveil, ne m'ont pas tout ôté,

Je n'ai perdu que mon Empire.

„ Voici présentement le joli Madrigal de
 „ *Mr. de Voltaire*,

Sou-

* Il est de l'Avocat Pitaval, qui a donné le Recueil des Causes célèbres.

*Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge.
Cette Nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étois monté.*

*Je vous aimois, Princesse, & j'osois vous le dire,
A mon réveil les Dieux ne m'ont pas tout ôté,
Je n'ai perdu que mon Empire*.*

On trouve dans la même Feuille quelques Réflexions sur ces Larcins Littéraires. » Ce n'est pas de nos jours, dit le Journaliste, que le Plagiat s'est introduit sur le Parnasse. Il y a long-tems qu'on en a reconnu la comodité. Plus d'un Ecrivain s'est fait un nom pour s'être approprié des Pièces charmantes ensevelies dans de vieux Bouquins ignorés. Un Ouvrage où l'on découvroit ces larcins grossiers ou déguifés, ne seroit point un Ouvrage inutile. Il seroit bien agréable de voir la filiation des idées, & de remonter jusqu'à la source des choses que nous admirons le plus, & dont nôtre ignorance fait honneur aux Auteurs modernes.

Les Journalistes de Trévoux ont aussi beaucoup insisté en dernier lieu, sur le Plagiat. C'est à l'ocasion de l'*Enciclopédie*, dont ils ont doné de longs Extraits, dans les trois pré-

premiers Mois de cette année. Ils ont fait voir, que quantité d'Articles de cet immense Dictionnaire sont copiés mot à mot, de quelques Auteurs fort célèbres, sans qu'on ait le moins du monde indiqué la source où l'on a puisé. Le Plagiat va quelquefois jusqu'à plusieurs pages *in folio*. Il est vrai que la chose paroît excusable dans un Livre, qui est une espèce de Compilation. Cependant on fait sentir dans ce Journal, qu'il y a de grands inconvéniens dans cette réticence. Heureusement le Magistrat ne conoit point de ces Vols Littéraires, & ce n'est pas ce qui a fait condamner l'*Encyclopédie*.

Je suis &c.

GENEVE le 6. Juin 1752.





L E T T R E

**De Milord Ch.... à son Fils, traduite
de l'Anglois, par Mr. S. D. C.**

*La Lettre au jeune Seigneur, dont il s'agit
ici, a paru si belle & si instructive, qu'on a
crû devoir en enrichir le Public: Il semble qu'il
a quelque droit à tout ce que font les Grands
Homes & les Grands Gènes.*

JE vous ai rarement écrit, *Monsieur*, ou
presque jamais sur le sujet de la Réligion
& de la Morale; persuadé, qu'on vous en
a déjà donné de saines idées, & qu'elles par-
lent suffisamment pour elles mêmes. Mais
suposé qu'elles aient ençore besoin d'apui,
Mr. H***. (1) vous en done à la fois & les
Préceptes & le bon Exemple. Je me raporte
donc à votre propre raison, & à Mr. H***
sur la réalité de ces deux Objets, & je me
borne, dans cette Lettre, à vous prouver la
décence, l'utilité & la nécessité de garder
scrupuleusement les aparences, à l'égard de
l'une & de l'autre.

N n

Quand

(1) Son Gouverneur, Home d'un rare mérite.

Quand je dis *les apparences de la Religion* ; je n'entens pas que vous deviés parler ou agir cōme un *Missionaire*, ou come un *Entouffaste*, ni que vous deviés prendre les Armes de la Controverse contre quiconque ataque la Communion dans laquelle vous êtes né. Vous le feriés sans succès, & rien ne conviendrait moins à l'âge où vous êtes : Mais j'estime que vous ne devés, en aucune façon, paroître approuver, encourager, ou applaudir ces Maximes libres & hardies, qui ataquent également toute Religion, & qui font les Lieux comuns usés des petits Génies, & des minces Philosophes : Ceux même, qui sont assés fots pour en faire l'objet de leur railleries, sont encore assés sages, pour regarder avec défiance & avec mépris ceux qui mettent les Vertus morales au plus haut degré, & la Religion au plus bas ; persone ne pouvant disconvenir que la Religion ne done une sûreté tout au moins égale à celle de la Vertu ; les Gens sages convenant encore que deux sûretés valent mieux qu'une. Toutes les fois donc qu'il vous arrivera de vous rencontrer avec de prétendus *Esprits Forts*, ou d'Etourdis Libertins, qui se moquent de la Religion, pour faire briller leur Esprit, ou qui la rejettent pour mettre le comble à leurs désordres ; qu'aucune de vos paroles, qu'aucun

de

de vos regards même n'indique le plus légèrement votre approbation : Qu'un silence grave, au contraire, fasse conoitre votre défaveu. Gardés vous cependant d'entrer en Matière, & évités la Dispute, toujours inutile, presque toujours indécente.

Comptés, pour certain, qu'un Home sera toujours regardé come plus méchant ou moins digne de confiance qu'il ne l'est peut-être, dès qu'il passera pour manquer de Religion ; & cela malgré les titres pompeux, ou du moins spécieux d'*Esprit-fort*, de *Génie-libre*, ou de *Philosophe*. Un sage Athée, (s'il pouvoit s'en trouver de tels) devroit, pour son propre intérêt, se doner une Religion, ne fut-~~ce~~ que pour son honneur dans le Monde.

Votre Caractère moral doit être, non-seulement pur & innocent ; mais come la Femme de *César*, exemt de soubçon. La moindre tache lui seroit fatale. Rien ne dégrade & n'avilit plus, qu'un caractère oposé ; parce qu'il excite & réunit la haine avec le mépris.

Quoi qu'il y ait, dans le Monde, des Scélérats assés déterminés, pour rejeter toute notion de Bien & de Mal, pour soutenir que ce sont des idées purement relatives, absolument dépendantes des Coutumes & de la Mode, il est une espèce de Scélérats plus

étrange encore ; je veux dire ceux qui affectent de tels discours , qui prêchent & propagent ces principes également infâmes & absurdes , sans les croire eux-mêmes. Ce sont là de damnables Hipocrites. Evités , autant que vous le pourés , le Commerce de telles Gens , qui font réjaillir leur discrédit & l'infamie qui les couvre sur tous ceux qui les aprochent : Mais si par malheur vous vous trouvés avec eux , aiés grand soin qu'aucune complaisance , aucun trait de badinage ou de gaieté , ne fasse croire que vous y prenés plaisir ; beaucoup moins encore , que vous aprouvés un si odieux Siftème. D'un autre côté , gardés vous de disputer ou d'entrer sérieusement en matière , sur un sujet qui n'en est pas digne.

Contentés vous de dire à ces Docteurs , que vous êtes persuadé qu'ils ne parlent pas sérieusement ; que vous avés meilleure opinion d'eux qu'ils ne l'ont de vous , & qu'enfin vous êtes sûr , qu'ils ne pratiquent point ce qu'ils prêchent ; mais en même tems notés les de façon à les éviter avec soin , & à ne les voir jamais. Dites vous bien , que rien n'est si délicat que ce qui forme le caractère moral , rien qui vous intéresse de si près , pour vous engager à le conserver dans sa pureté. Si vous étiez suspect d'injustice , de
ma-

malignité, de perfidie, de mensonge, &c. tous les avantages & toutes les connoissances du Monde ne fauroient vous attirer l'estime, l'amitié, ni le respect. Un singulier concours de circonstances a élevé quelquefois à de hautes Dignités les Hommes les plus méchans; mais ils ont été élevés come des Criminels au Carcan: Leurs Persones & leurs Crimes y sont plus en vüe: Ils ne semblent placés si haut, que pour être mieux connus, plus détestés, plus en bute à la haine & au mépris du Public.

Si dans quelque cas que ce soit l'affectation & l'ostentation étoient pardonables, ce seroit dans celui de la probité; quoique, dans ce cas même, je ne voulusse pas conseiller une pompe pharisaïque de Vertu; mais je vous recomanderai la plus grande sensibilité, la plus scrupuleuse délicatesse, pour tout ce qui touche ce Caractère; je vous recomanderai la plus grande attention à ne dire ou à ne faire quoi que ce soit qui puisse même légèrement l'altérer.

Montrés vous en toute occasion le Protecteur & l'Ami; mais non pas (si j'ose m'exprimer ainsi) le Défenseur. Romaneſque de la Vertu.

Le Colonel *Charters*, dont vous avez si souvent entendu parler, & qui étoit, je pense,

le plus signalé Fripon qu'il y eut au monde, avoit acumulé d'immenses Richesses, par toutes fortes de Crimes; cependant il étoit extrêmement sensible au malheur d'une Réputation flétrie, & je lui ai oui dire, avec l'impudence d'un Home perdu de Mœurs; que quoi qu'il ne voulut pas donner un sou pour la Vertu même, il eût donné *Cent mille Livres Sterlings*, pour le nom d'Home de bien; parce que ce titre seul pouroit lui faire gagner considérablement, au lieu que des-honoré, come il l'étoit, il ne pouvoit plus tromper persone. Seroit-il possible que l'honnête Home négligeât ce qu'un rusé Coquin eût acheté à un si haut prix?

Entre les Vices dont j'ai fait mention, il en est un dans lequel les Persones bien élevées, & imbues même de bons principes ne laissent pas de tomber quelquefois, en se méprenant sur les idées d'habileté, d'adresse, & de légitime défense de soi-même. Je veux parler du Mensonge, quoi qu'invariablement chargé de plus d'infamie, & plus dommageable que tout autre. La nécessité qu'impose souvent la prudence de cacher la Vérité, conduit insensiblement bien des personnes à la violer. C'est là tout l'Art des Gens médiocres, & la seule ressource des petits Génies; ils ne sentent pas assez que taire la
Vé-

Vérité peut-être innocent ; au lieu que dire indifféremment un Mensonge , est une action également folle & infame. Je vai poser un Cas de vôtre ressort. Je suppose que vous êtes employé dans une Cour Etrangère , & que le Ministre de cette Cour est assés ridicule & assés impertinent , pour vous demander quelles sont vos Instructions. Lui dirés vous un Mensonge , qui ne tarderoit pas à se découvrir ? Non sans doute. Ce procédé ruinerait vôtre crédit , terniroit vôtre Caractère , & vous rendroit bientôt inutile. Lui dirés vous la vérité , en trahissant la Confiance qu'on a eu en vous ? Je suis sûr encore que non. Mais vous lui répondrés , avec fermeté , que vous êtes surpris d'une pareille question , à laquelle il n'attend sans doute point de réponse ; & que très certainement au moins il n'en recevra aucune. Une telle façon de répondre le portera à se confier en vous ; il concevra une haute opinion de vôtre véracité , & cette opinion vous procurera , dans la suite , l'honneur & les avantages les plus estimables. Si au contraire vous étiez regardé , dans vos Négociations , come un Home qui acuse faux , & come un Trompeur , vous perdriés absolument toute confiance ; on se garderoit bien de vous rien comuniquer , & vous seriés dans le cas d'un Home marqué

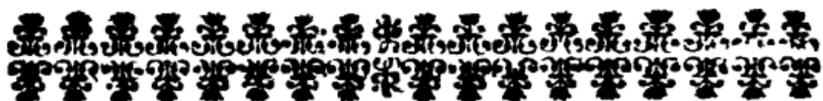
à la joute, qui ne peut plus exercer de Métier honête, supposé même qu'il en eût envie, & qui est forcé de continuer celui de Fripon. *Milord Bacon* distingue fort à propos la simulation, d'avec la-diffimulation ! Il permet la dernière plutôt que l'autre ; mais il observe, en même tems, que c'est le plus bas ordre des Politiques qui y a recours. Tout Home, qui a de la force d'Esprit, & des qualités supérieures, peut se passer de l'une & de l'autre. Il est certain, dit-il, que les plus grands Homes & les plus habiles qui aient jamais été, ont tous eu un Caractère ouvert, une manière franche de négocier ; & une réputation bien reconüe d'Homes sûrs & vrais. Ils éprouvoient même ce qui arrive à un Cheval bien dressé, on ne laissoit pas de dire, qu'ils alloient bien, quand même ils avoient fait un faux mouvement, ou quelque faux pas ; & lors qu'en certains Cas rares, ils estimoient que les circonstances exigeoient de la diffimulation, l'opinion généralement établie de leur bone foi & de la netteté de leurs procédés faisoit disparoitre ce leger contraste. On voit des Gens, qui se permettent une sorte de Mensonge, qu'ils estiment inocent, & qui, dans un sens, peut l'être, vù qu'il ne nuit qu'à celui qui le met en œuvre. Cette espèce de Mensonge a sa source dans la vanité

rité, & n'est produit que par la folie. Ces Gens là donent dans le merveilleux : Ils ont vû des choses qui n'ont jamais existé. Ils veulent passer pour en avoir vû d'autres qu'ils n'ont jamais vû en éfet, quoi qu'elles existent réellement ; il fufit qu'ils les croient dignes d'avoir été vûes. S'est-il fait ou dit quelque chose de remarquable, en quelque lieu que ce soit, ils y étoient présens, & affûrent l'avoir oui, ou en avoir été les témoins. Ils ont fait des Exploits, que jusques là on n'avoit jamais tentés, ou que d'autres qu'eux n'avoient jamais fait. Ils font, toûjours les Héros de leurs propres Fables, & croient s'atirer par là de la considération, ou tout au moins une atention d'un moment ; tandis qu'en éfet, tout ce qu'ils en recueillent n'est que ridicule & mépris, acompagné d'un degré considerable de défiance ; car on a tout lieu de conclure, qu'un Home qui ment par vanité, ne se feroit pas le moindre scrupule de mentir pour un plus grand intérêt. Ai-je vû réellement quelque chose de si extraordinaire, qu'elle soit presque incroyable ? Je la garderai soigneusement pour moi, plutôt que de donner, en la raportant, le moindre sujet de soubçonner ma véracité. Il est très certain que la réputation de Chasteté n'est pas si nécessaire à une Femme, que celle de Véracité l'est

l'est à un Home, & cela avec beaucoup de raison ; car il est possible qu'une Femme soit dans le fond vertueuse, quoi que non pas chaste à la rigueur ; mais il n'est pas possible, qu'un Home soit vertueux, sans être exactement vrai.

Les fautes d'une Femme sont quelquefois de pures fautes de tempérament ou des traits de fragilité ; au lieu que le Mensonge dans un Home est un Vice de l'Esprit & du Cœur. Soiez donc, pour l'amour de Dieu, scrupuleusement jaloux de la pureté & de la probité de votre Caractère : Préservez-le de toute tâche, de tout blame, & il ne sera exposé, ni au blame ni au soupçon. La Calomnie n'attaque jamais, là où il n'y a pas d'endroit foible : Elle amplifie ; mais elle ne crée pas sans aucun sujet. Il y a une grande différence entre cette pureté de Caractère, que je vous recomande si sérieusement, & la gravité stoïque, ou cette austérité de Mœurs, que je ne croirois absolument point assortie à votre âge. Je ne souhaite pas plus de vous voir à présent un *Caton* qu'un *Clodius*. Soiés, j'y consens, Home de plaisir, aussi bien qu'Home d'affaire ; jouissés du bonheur & de la saison brillante de votre Vie ; paroissés dans les amusemens avec les Jeunes-Gens de votre âge ; tout cela peut se faire, sans corrompre

pre la pureté de vos Mœurs. Ceux là se méprennent, qui croient y briller par l'impieeté & par la licence. On les distingue, par la mauvaise odeur de leur Vie, come une Charogne, qui se corrompt à l'écart, se fait apercevoir, par l'infection qu'elle exale. Sans cette pureté, vôtre Caractère ne fauroit avoir de la dignité, il seroit impossible que vous fussiés jamais rien dans le Monde. Vous devés être respectable, si vous voulés être respecté. J'ai conu bien des gens, qui négligoiént leur réputation, sans la tenir en éfet. Les suites de cette nonchalance, étoient de devenir innocemment méprisables. Leur mérite s'est obscurci, leurs prétensions ont été traitées indifféremment, & tous leurs plans se sont évanouis. Il faut conserver l'éclat aussi bien que la pureté de son Caractère. Ne vous contentés en rien de la médiocrité. Dans la sagesse des Mœurs, & dans la politesse des Manières, éforcés-vous de surpasser tous vos Emules, si vous avés à cœur d'en égaler quelques uns.



E S S A I

Sur ce sujet proposé par l'Académie Française,
*L'Amour des Lettres inspire
 l'Amour de la Vertu.*

N'Y auroit-il point, *Monsieur*, un peu de malice dans l'invitation que vous me faites de travailler sur le dernier sujet proposé par Mrs. de l'Académie? Vous sçavez que j'ai osé soutenir, avec le célèbre *Rousseau*, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, que les Sciences n'ont pas une grande influence sur les Mœurs; vous ne seriez peut-être pas fâché de me comettre avec moi même, & de m'engager à chanter la palinodie. Mais come je ne crois pas avoir fait aucun tort aux Belles Lettes, en soutenant la Vérité, je ne pense pas aussi leur devoir faire aucune réparation: Elles ont eu d'Illustres Défenseurs, & si elles avoient encore besoin qu'on fit leur Apologie, personne ne pourroit mieux la faire que vous, qui les cultivés avec succès, & qui joignés aux lumières que vous leur devés, les talens & le goût, qu'elles ne donnent pas toujours.

Je ne suis point surpris, que la proposition qu'a soutenu Mr. Rousseau, ait révolté plusieurs Persones à Genève: Vous savés qu'il y a peu de Villes où les Sciences & les Belles-Lettres soient mieux & plus cultivées qu'elles le sont ici. Chaque Citoyen, un peu à son aise, a une petite Bibliothèque, qui n'est pas pour lui un Meuble uniquement de parade; il fait en faire usage, & mettre à profit ses Connoissances. On pourroit presque dire aux Genevois, ce que disoit Euripide aux Athéniens. *O Genève, les Muses ont fixé chez toi la divine harmonie; chez toi, Région chérie des Immortels, les Zéphirs qui rafraichissent les bords du Léman sont l'haleine & le soufle des Graces & des Génies qui président aux Arts.* Aussi l'illustre de Crouzas, dans un de ses Ouvrages, a-t-il comparé Genève à Athènes: Les Genevois presque aussi éclairé que les Athéniens, aiment, ainsi qu'eux, le Luxe & les Spectacles: Ils préfèrent, come eux, la Liberté qui flate leur penchant, à l'Autorité des Loix qui le gêne.

J'ai eu la hardiesse d'avancer, que la plupart des Sciences, n'ayant point pour objet la régularité des Mœurs, ne sauroient avoir d'influence sur elles; & que ce précieux avantage est réservé à la Religion: J'ai eu l'audace d'ajouter, que l'étude des Sciences

profanes étoit¹ souvent dangereuse , parce qu'elle nous éloignoit du but ou nous devons tendre , en partageant nôtre attention & nos recherches entre Dieu & le Monde. Un Esprit tout occupé de Calculs algébriques, de Subtilités scholastiques, des Règles de Poésie , ou de l'Eloquence &c. n'est guères propre à étudier & à approfondir ses Devoirs; à peine lui reste-t'il le loisir de les pratiquer. Il n'arrive que trop souvent, que content d'enrichir sa Mémoire de Connoissances, on néglige les Mœurs : Glorieux de soutenir les droits de ce qu'on nomme la Justice & la Vérité , on se croit dispensé d'en suivre les Maximes.

J'avouërai, sans peine, que l'étude des Sciences rend l'Esprit plus attentif & plus pénétrant; qu'elle lui donne une sorte de justesse, & qu'elle étend nos Connoissances. Il y a sans doute beaucoup de satisfaction à sentir ses progrès & à faire des Conquêtes dans l'Empire de la Vérité. Je suis persuadé que *Descartes* ne goûtoit pas moins de plaisir à aller de Découvertes en Découvertes, qu'*Alexandre* en goûtoit à aller de Victoires en Victoires. Cependant, je conois des Personnes sages, que la Providence semble avoir fermés sur la face de la Terre, pour servir de Modèles aux autres, qui savent être heureux

sans

fans beaucoup d'apêt, & fans avoir aquis une vafte provision de Science. Un bonheur, qui coute tant de foins & de travail, est d'un trop grand prix : Il est rare que la Nature en veuille faire les fraix.

Je conviendrai encore, que l'Etude des Belles-Lettres nous dérobe à l'ennui, & orne nôtre Ame, ainfi que l'exercice des Beaux-Arts orne la Societé. Come ceux-ci augmentent nos Richesses, ainfi l'étude des Belles-Lettres étend nôtre réputation, & la perpétue : Elles font, pour ainfi dire, la fleur de l'Esprit, ce qu'il produit de plus fin & de plus délicat ; il est naturel qu'elles adouciffent & poliffent nos Mœurs : Ce qui a fait dire aux Anciens, que *Linus* & *Orphée*, par les charmes de la Musique & de la Poësie avoient réuni & discipliné les Homes qui étoient auparavant féroces & vagabonds.

Il est facheux, qu'on puiffe reprocher aux Sciences & aux Belles-Lettres, de prêter souvent à l'Erreur la livrée de la Vérité, tout come ils habillent la Vérité des couleurs du Mensonge. De là ces Romans & ces Systèmes monftrueux, qui ont deshonoré la Philosophie & l'Esprit humain. En un mot, on impute aux Belles-Lettres & aux Sciences, je ne fai combien de Fables, que l'art a rendu vraisemblables & contagieuses, par la manière

nière adroite de les produire & de les expo-
ser; enforte qu'entre les mains de certaines
Gens, elles sont des instrumens très dange-
reux; en d'autres, elles sont de purs inf-
trumens de parade, dont on ne se fert ni
micux ni plus qu'un Poltron se fert de son
Epée.

Je prie, qu'on me permette ici une petite
réflexion. Pour que les Belles-Lettres pro-
duisissent constamment l'amour de la Vertu,
il faudroit que leurs principes fussent aussi
constans que ceux de la Vertu. Mais ces
principes semblent varier; du moins les
Persones qui cultivent les Belles-Lettres
avec le plus de succès, les envilagent-ils di-
versément. Quelle différence entre les bons
Auteurs qui ont vécu sous le Règne d'*Auguste*,
& ceux qui ont vécu sous l'Empire de *Tibère*
ou de *Néron*? Mr. de *Vaugelas* qui a fait des
Remarques si judicieuses sur la Langue Fran-
çoise, a fort loué plusieurs Ecrivains de son
tems, qu'on ne lit plus aujourd'hui. A peine
lisons nous encore les meilleurs Ouvrages
qui ont été fait sous le Règne de Louis XIV.
Ce qu'on nomme le Goût n'est pas le même
en *France*, qu'en *Angleterre*; chaque Nation
se vante de posséder le meilleur. Jusqu'à ce
que nous aions un Tribunal infailible, qui
soit en droit de décider, nous resterons dans
l'incertitude.

Ceux qui ont parlé contre les Sciences & les Belles-Lettres ne leur ont ils point prêté de défauts, qui sont, ou du Siécle, ou du Climat, ou du Tempérament des Persones qui les ont cultivées? *Mr. Rousseau*, en particulier, dont j'estime l'Esprit & les Talens, a fait tout ce qu'il a pû pour faire valoir une Thèse qui lui a paru bone: Pour la mieux soutenir, il ne s'est pas fait un scrupule d'emprunter des Sciences même, les Armes les plus propres à les combattre: Il me paroît seulement, qu'il a mêlé un peu d'humeur dans cette Dispute, & que l'extrême retraite, dans laquelle il vit, le rend trop austere; cela paroît par la peinture afreuse qu'il fait de nos Mœurs, dans sa Réponse à *Mr. Gautier*. Je crains qu'il n'impute aux Sciences les Vices de ceux qui les cultivent. Elles ne peuvent pas toujours corriger des Disciples indociles, qui ne daignent pas les écouter, & qui préfèrent une ignorance féroce & barbare à un savoir poli & modeste. Vous voies, Monsieur, que je conserve assés d'impartialité dans cette petite Guerre littéraire. Je crois, avec *Mr. Rousseau*, que les Peuples les plus éclairés n'ont pas été les plus sages ni les plus courageux. Mon Amour pour les Belles-Lettres ne m'engagera jamais à mettre un faux poids dans la balance.

Mais je ne pense pas come lui, que ce soient les Arts & les Sciences qui aient précipité la ruine des Empires les plus puissans & les mieux affermis.

Mr. Gautier, qui a refuté le Discours de Mr. Rousseau, avec beaucoup d'élégance, de de justesse & d'énergie, a démontré que le Luxe n'est pas une suite nécessaire des Beaux-Arts, & qu'il a un très bon côté : Il entretient le Commerce, qui est le bien des Nations, il excite l'émulation & l'industrie. *Avant la naissance des Arts, dit-il, la Terre n'étoit qu'un Champ de bataille, la Guerre un brigandage & les Homes des Barbares, qui ne se croioient nés que pour se piller, s'asservir, & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siècles anciens, qu'on nous veut faire regretter. Un bras de Mer sépare à peine les Contrées savantes & heureuses de l'Europe, de ces Régions funestes où l'Home est l'Ennemi né de l'Home, où les Souverains ne sont que les Assassins privilégiés d'un Peuple esclave. Par tout je vois l'Ignorance enfanter l'Erreur, les Violences, les Passions & les Crimes. La Terre abandonnée sans culture n'est point oisive, elle produit des Epines & des Poisons; elle nourrit des Monstres.*

Quand l'étude des Belles-Lettres ne feroit que nous inspirer de l'horreur pour les Vices grossiers, elle pouroit nous doner de l'Amour
pour

pour la Vertu. On ne peut guères haïr les uns, sans aimer l'autre; il est même naturel que le Cœur profite des Lumières de l'Esprit, & qu'il aille plus sûrement au but, lors qu'il est dirigé par une bone règle. Pour conoitre nos Devoirs, il faut les étudier, & pour les aimer & les pratiquer, il faut les conoitre. Un Penchant aveugle peut-il nous conduire à la Vertu, aussi promptement qu'un Guide éclairé & fidèle? Est-ce à elle à se présenter à nos premiers regards, & à prévenir nos recherches?

L'Etude des Belles-Lettres nous mène à la Connoissance de nous mêmes; & celle des Sciences nous conduit à la Religion & à Dieu, qui en est l'Auteur. On ne sauroit contempler le vaste Edifice de l'Univers, sans remonter au Souverain Architecte. L'Ordre physique qu'on remarque dans les Corps, nous mène à l'Ordre moral, qui est la Vertu des Intelligences. *Platon* disoit, que si on pouvoit voir la Vertu toute nue, on seroit charmé de sa beauté. Quelle obligation n'avons nous donc pas aux Belles-Lettres, qui nous en font conoitre tous les charmes!

L'Académie Française n'a pas crû devoir mettre en Problème, une Proposition, qu'elle regarde come une Vérité démontrée, & à laquelle sa décision done une grande

force. J'aurois souhaité, je l'avoue, qu'elle eut prononcé moins affirmativement, & qu'elle se fut contenté de dire, *L'Amour des Sciences doit inspirer l'Amour de la Vertu.* De cette manière on auroit simplement indiqué, quel doit-etre l'objet, le but des Sciences & des Belles-Lettres, quel est l'effet qu'elles doivent produire, mais qu'elles ne produisent pas toujours. Ce que l'on a vû, dans tous les Siècles, & chés toutes les Nations, ne prouve que trop, que la plupart des Gens de Lettres n'ont pas fait un usage bon & légitime de leurs Connoissances, & que par un abus très dangereux, ils les ont tournées contre la Vertu. Semblables à ces Ingrats, qui ne se servent des Dons qu'ils ont reçû, que pour opprimer leurs Bienfaiteurs.

En réduisant la Proposition de l'Académie au point que j'ai pris la liberté de marquer, on auroit fait voir, que rien n'est plus digne de l'Homme, que de s'éclairer; que c'est sa véritable destination, que sa Raison & ses Sens, ne lui ont été donés que pour cela; qu'étant né pour la lumière, c'est s'oposer, en quelque sorte, au dessein du Créateur, que de rester dans les ténèbres; c'est se ravaler à la condition des Bêtes, & se dégrader soi-même: On auroit montré ensuite, qu'à mesure que nous étendons nos Connoissances,

nous

nous agrandissons, en quelque sorte nôtre Aime, nous fortifions & nous augmentons nôtre Amour pour la Vertu; parce qu'il est naturel qu'elles aient de l'influence sur nos Mœurs & sur nôtre Conduite. Ce desir d'apprendre, qui nous suit par tout, cette curiosité que rien ne peut satisfaire, cette douce satisfaction, que nous goûtons à proportion des progrès que nous faisons dans l'Empire de la Vérité, démontrent assez que la Providence a attaché nôtre bonheur à nos Connoissances: Heureux apprentissage qui nous prépare pour la Vie avenir qui & en augmentera la félicité!

Un Home plongé dans une ignorance grossière prend souvent pour Vertu ce qui n'en a que l'apparence: Les routes les plus trompeuses, les plus dangereuses même, lui paroissent bones & sûres. Comment peut-il s'assurer qu'il marche dans le Sentier de la Vérité, s'il prend au hazard le premier Chemin qu'il rencontre, ou s'il se confie au Guide le plus infidèle? Un Juge ignorant ne s'expose-t'il point à devenir un Juge inique? La Blessure que fait un Aveugle, est-elle moins dangereuse, que celle que fait un Méchant, qui a de bons yeux? Un Chrétien, qui ignore ses devoirs, est-il bien en état de les remplir? Rendant l'entrée du Ciel, ou trop large ou

trop étroite, il se la fermera à lui-même : Fanatique ou Athée, au gré de son penchant, ou de son Directeur, il ne saura point discerner ce juste milieu où se trouve la Vérité & la Vertu. S'il y a une fatale Lumière, qui nous égare, il y a aussi une obscure Ignorance qui nous perd.

L'Etude des Belles-Lettres nous rend heureux, parce qu'elle nous rend capable de remplir nos devoirs, dans tous les états & dans toutes les conditions. La Mémoire de l'Homme de Lettres, enrichie de ce qu'il a appris, lui fournit, dans les occasions les plus importantes, les règles, les leçons, & les exemples les plus propres à le diriger, soit dans sa conduite, soit sur les divers sujets qu'il a à traiter. On sent dans tout ce qu'il écrit & dans tout ce qu'il dit, même sur le champ, le caractère d'un Esprit orné, juste & facile.

Le plaisir dont jouit l'Homme de Lettres, dans le sein des Muses, ne sauroit dépendre, come les Richesses & les Dignités, du caprice des Homes, & du hazard des Evénemens. La réputation & l'estime qui acompagnent les progrès qu'il fait dans les Connoissances, sont une récompense d'autant plus flatteuse, qu'il ne la doit qu'à ses Talens & à ses Vertus. Que l'Or & les Dignités s'évanouissent & l'abandonent, il est content, puis que la Vertu lui reste.

Que l'Homme de Lettres soit dans la prospérité, il n'estimera les Richesses que ce qu'elles valent. Il en conoit trop la fragilité, pour en faire le fondement d'un bonheur solide. Sa Main s'ouvrira aux besoins des Malheureux; & sa Fortune sera le Trésor des Gens de bien. Est-il élevé aux plus hauts Emplois, il ne méprise point ceux qui sont au dessous de lui: Il ne fait usage de l'Autorité, que pour protéger l'Innocence & la Vertu. Bien différent de ces Ambitieux, qui semblent ne goûter la douceur du pouvoir, qu'autant que les autres en sentent l'amertume. L'Homme de Lettres est-il dans l'Adversité, il en supporte le poids sans aigreur & sans impatience. Les Muses le consolent dans les plus affreux revers. *Socrate*, condamné à mort injustement, ne tremble point à l'ouïe de sa Sentence. *Cicéron*, abandonné & pros crit, offre, avec fermeté, sa tête aux Assassins.

Il n'y a rien de plus sensible que la douleur; c'est peut-être le seul mal réel & véritable: Elle ébranle l'Âme la plus ferme, mais la Vertu lui résiste, ou la soulage; & c'est dans le sein de la Sagesse, que l'on puise ce Remède presque infallible: Elle est une source pure & inépuisable de Consolations. Le vertueux *Epictète*, Esclave & dans les fers, est plus libre que son Maître: Assujetti

au traitement le plus rigoureux, dans le tems même que le cruel *Epaphrodite* lui donne impitoyablement des coups de bâton sur l'os de la Jambe, il ne fait que lui dire, *Vous donerés si fort, que vous romprés ma Jambe.* Sa Jambe est en éfet rompüe; il ajoute tranquillement: *Je vous l'avois bien dit que vous la romprés.* Mais à qui *Epictète* devoit il cette douceur, cette patience, ce courage héroïque, qui l'élèvent au dessus des Conquérans; il les devoit à l'étude des Sciences & des Belles Lettres, qui lui avoient inspiré un Amour sincère pour la Vertu. L'Home éclairé fera attentif à ne point rompre l'harmonie qu'il y a entr'elles; il se gardera bien de mettre aucune dissonance entre ses Mœurs & ses Connoissances; l'Histoire de sa vie ne fera que l'Histoire de ses bones Actions & de ses Vertus: Sévère pour lui même, il ne sera indulgent que pour les autres. Il ne s'appliquera à conoitre ses Devoirs, que pour les pratiquer; persuadé que nôtre aveuglement sur nos Vices nous en dérobe les remèdes.

Que l'on me done un Home, dont le Cœur soit véritablement ouvert à l'amour des Sciences & des Belles-Lettres, je suis persuadé, qu'il sera fermé aux Passions grossières, qu'il conservera dans tous les états une joie pure & inaltérable, semblable à cette
douce

douce Lumière, qui nous éclaire au milieu des ténèbres, & qui nous procure une sensation délicieuse. L'Homme de Lettres perd sans peine des Biens qu'il possédoit sans attachement ; ses Connoissances lui restent, & avec elles il ne sauroit être malheureux ; elles le suivent, elles l'accompagnent dans l'exil & dans la prison : Il conserve, dans le sein de l'indigence, une Ame tranquile, & cette dignité qui est l'apanage de la Vertu. Il vit sans remors, parce qu'il a vécu sans Crime. Ce qui trouble le comun des Homes ne va point jusques à lui. Ces tempêtes qui les agitent semblent respecter sa tête, & craindre de troubler la sérénité de son Ame.

On vint anoncer au célèbre Mr. de *Valincour*, que le feu avoit consumé sa Maison & sa Bibliothèque, Trésor plus cher à l'Homme de Lettres que les Meubles les plus précieux ; *J'aurois, dit-il, bien peu profité de mes Livres, si je n'eusse appris d'eux à m'en passer & à perdre mon Domicile sans affliction.* Mr. l'Abé, *Massieu*, l'un des Membres de l'Académie Françoise, perdit ses biens & sa vie, pour avoir, peut-être par une lecture assidue, fait trop d'usage de ses yeux. Privé d'un sens si agréable & si nécessaire à l'Homme de Lettres, il trouva, dans le souvenir de ce qu'il avoit lu, des ressources qui le consolèrent de ne
 pou-

pouvoir lire : Il ne pouvoit plus voir ni contempler cette multitude d'Objets, qui forment un Spectacle si beau, & une Décoration si magnifique ; mais le Monde des Esprits lui étoit ouvert. Malgré les ténèbres qui couvroient ses yeux, il conservoit le plaisir de communiquer ses idées, avec cette clarté, cette politesse, qui rendent la Vérité aimable ; il répandoit, dans l'Ame de ceux qui l'écoutoient, cette lumière pure, qui vaut mieux que celle du Jour.

Mais, dira-t'on, l'Amour des Sciences inspire-t'il toujours l'Amour de la Vertu ? Le souffle impur de la Haine, de la Vengeance, de la noire Envie, ne souffle-t'il point dans la République des Lettres ? Je ne fai que répondre à cette Question : Je voudrois pour l'honneur des Lettres, que ceux qui les cultivent, aussi doux, aussi aimables qu'elles, n'eussent jamais excité sur le Parnasse ces tempêtes, qui en flétrissent les fleurs : Mais malgré les Ronces & les Epines, que les Passions y ont semées, il faut convenir que nos Connoissances, toutes défectueuses, toutes imparfaites qu'elles soient, valent mieux qu'une Ignorance grossière, qui nous laisse nos Vices & nos Erreurs, sans nous offrir aucun dédomagement.

Une induction bien forte, en faveur des Belles-Lettres, c'est que presque tous les Anciens Législateurs, étoient Orateurs & Poètes, & qu'ils n'ont pas crû pouvoir rendre leurs Loix plus vénérables & les mieux graver dans le Cœur des Homes, qu'en s'appliquant à les mettre en Vers.

Come ceci n'est qu'un Essai, je ne me suis point assujesti à un Ordre trop marqué; mais je crois avoir montré, par les meilleures preuves, que l'Amour des Lettres doit inspirer l'Amour de la Vertu; d'autres pourront donner à ces preuves plus de force & d'étendue, en les exposant avec plus de méthode.

GENEVE.

T***.





R E P O N S E

*A la Lettre d'une Dame sur l'Existence de Dieu,
insérée dans le Journal de Février p. 127.*

JE vous tiens, *Madame*, & pour le coup vous aurés de la peine à méchaper. Nous fûmes épousés aux termes de la *Liturgie commune*; vous vous en moquâtes dès le lendemain. Je voulus parler de Religion, vous n'en fites que rire. Un Homme d'Esprit, disiez vous, ne doit prêcher qu'en Chaire. Je me rabatis sur la Raison; vous la traitates de folie; & tant que vous mavés vû ataché aux bons Principes, vous avés affecté de n'en suivre aucun. Il a falu prendre un autre tour. J'ai fait semblant de doner dans l'Athéisme, & vous voila Chrétienne. Dieu en soit loué! Jamais fraude, pie ou impie, ne fût plus heureuse. L'Esprit de contradiction vous a rendue Philosophe, Dévotte même. Quel Esprit de grâce pour une Femme, que cet Esprit là! S'il pouvoit encore vous rendre douce, vraie, équitable! Mais il faudroit donc que je devinssé l'Opolé; car de feindre-là dessus, il n'y a pas moïen; les Mœurs ne se déguisent pas, come les Opi-

nions. Patience ! Quand vous avez crû que je jouois à me damner, par l'Incrédulité, vous avés voulu vous sauver par la Foi. Peut être ferés vous mon Salut, par les mêmes Oeuvres, qui vous damneraient sans ocla. Ainsi, nous ferons à peu près quites, & pour être tant moins en arrière avec vous, je vais travailler à l'afermissement de vôtre *Théorie*, en la réfutant. Si je m'en tire mal, vous triomphérès. Si je vous embarasse, vous n'en ferés que plus opiniatre à croire en Dieu. C'est mieux que rien, & ce succès fera ma paix avec lui, & mon excuse dans le Public.

Vous ne savés pas ce que c'est que le *Hazard*? C'est un *Concours de Causes qu'aucune Intelligence ne dirige à leurs effets*. A ce compte, dites vous, je ne conçois point de Hazard, car je ne conçois pas qu'il arrive rien qui ne soit fait par quelqu'un qui choisit & qui veut. Ce n'est pas assés, *Madame*, que vous ne le conceviés pas, il faudroit encore que la chose fut impossible, & vous ne prétendés pas, que les bornes de la possibilité soient les mêmes que celles de vôtre conception. Si vos Cartes ne s'arrangent pas d'elles mêmes, c'est que la Cause naturelle du mouvement n'agit point, sur ce qui n'est plus dans son état naturel; come la fusée d'une Montre, séparée du reste de l'Artifice, n'a plus de

part à son Mechanisme. Mais si le *Fol de Pique* avoit pour la *Dame Carro* la pente qui m'a mis entre vos bras, ces deux Figures auroient elles besoin de plus de *choix* pour s'aprocher, qu'il n'y en eut dans nôtre Union ? Vous n'entendés pas le *Mistère* de la *Création* fortuite, il faut vous l'*expliquer*.

C'est un fait reconu, qu'entre toutes les Parties de la Matière, & entre tous les *Corps* purement *Phisiques*, il y a des rapports *secrets*, qui les déterminent à s'aprocher, ou à s'éloigner les uns des autres. C'est ce que vous avés vû dans nos expériences sur l'*Aiman* & sur l'*Electricité*, & que nous avons tant éprouvé, vous & moi, avant & après le *Sacrement*. Or le *Magnétisme* est plus sensible, en certain cas come ceux là, sans en être moins general; & l'on ne doute plus qu'il ne soit le grand ressort de la Nature, dans les Cieux, aussi bien que sur la Terre. Resté à voir quelle part on peut lui donner à la *Création* du Monde.

Parce qu'on apelle quelquefois ce *Magnétisme Universel*, *Une Loi*, vous en conclúes qu'il doit avoir un Auteur, & que s'il y a un **LIEN** entre les diverses parties de la Matière, ce **LIEN** ne peut venir que de Dieu. Mais ne bâtitons pas sur des mots. Le *Magnétisme* n'est point une *Loi*, c'est un *Fait*, dont la Cause est dans la Nature même des *Corps*:

Pour le démontrer, il faudroit conoitre le fond de la Matière dans toutes ses Espèces ; mais ceux qui assurent le contraire n'en savent pas plus que moi là dessus. Après tout, pourquoi n'y auroit il pas des rapports purement *phisiques*, à l'usage de la Nature seule, come il y en a de purement *mathématiques* au service de l'Art ? Si le fondement de ceux-ci est plus évident, c'est qu'il se trouve dans nos propres idées autant que dans les choses mêmes : Où prend on que les autres sont moins essentiels, pour n'être sensibles, que dans leurs états ? Quoi qu'il en soit, je vois ces états dans les Corps & entre eux ; c'est à qui en cherche la Cause ailleurs, à montrer qu'elle ne sauroit être là même où elle agit.

Si elle y est & que le Monde ne soit pas de tout tems, avant qu'il fût, les Parties Élémentaires nageoient dans l'immensité de l'Espace, selon la direction que leur donoit cette *tendance* & cette *répugnance* naturelle & réciproque. Mais l'une & l'autre étoit croisée en mille façons. Figurés vous une grande foule au Cours, & qu'il n'y ait personne qui n'en cherche une autre : On se mêle, on se coupe, on se heurte, on s'embarrasse, & l'on marche en confusion, jusques à ce que chacun ait trouvé ce qu'il souhaite ; après quoi tous se promènent avec ordre, & chacun dans son monde.

C'est ce que les Atomes ont fait. Tant que ceux qui s'atiroient mutuellement n'ont pu se joindre, il n'y a point eu de Monde; ou le Monde, n'a été qu'ébauché, tantôt ici, tantôt là, & cette ébauche n'a pu subsister. Les Atomes de connoissances ont ils enfin formé assés d'assemblages pour l'emporter sur la confusion? Le Monde s'est trouvé fait, & tel que le voila, parce qu'il ne pouvoit pas être autrement. Les parties qui composent le Soleil, ne pouvoient former que le Soleil, ni le former ailleurs, & ainsi du reste.

Pour les Mouvemens, & tous les rapports de situation & de distance, qui mettent les différentes Régions, les divers Règnes & tous les Individus en harmonie, il n'y a point de difficulté à les expliquer pas ce Système, puisque c'est eux mêmes qui y conduisent; & ils dureront autant que leur cause sera plus forte que ses obstacles.

En un mot, *Madame*, à la place d'une intelligence, qui ait présidé a la Création, qui en ait pris les Materiaux dans le Néant, qui leur ait doné des qualités étrangères, qui ait assujetti tous les Corps à des Loix arbitraires, & qui ait mis tout cela en œuvre, pour la construction de l'Univers. . . . mettés pour mobile les propriétés des Elémens; suposés les éternelles & nécessaires, come les rapports
de

de la quantité le font, & come vous êtes obligée de dire que Dieu l'est; & vous n'aurez pas besoin de l'appeller au dénouement.

Répondés, *Madame*, je vous en prie. De quelque manière que vous le fassies nous pourrons y gagner tous deux; vous le plaisir de me disputer le terrain en rase Campagne, & avec tout l'avantage de la bonne Cause; & moi les Rubans que cette nouvelle application vous fera négliger. Je porte même plus loin mes espérances. Si vous venez à bout de ruiner la Création fortuite, je vous rendrai les Armes, & cette Conquête me rendra, peut-être, aussi cher à votre Cœur, que je le devins à vos Sens, quand vous eûtes touché les miens. Si mon Sophisme vous fait de la peine, il faudra chercher du secours: Je doute que vous en trouviés beaucoup dans ceux qui m'en prêtent un auprès de vous, dont je me passerois bien. Peut-être me tiendrés vous compte de celui que je vous promet, ou du moins, quand vous me verrés un peu mieux instruit que vous ne l'êtes, des raisons qui démontrent l'Existence de Dieu, peut être serés vous plus retenue à m'acuser publiquement d'Athéisme, pour couvrir vos désobéissances à la plus ancienne de ses Loix*.

P p

AUX



AUX EDITEURS

Sur leur Journal.

IL y a long-tems, MESSIEURS, que j'ai l'œil sur votre Journal, & que je voudrois le voir sur un pied plus avantageux qu'il n'a pu l'être jusques ici. Que ce desir ne vous offense point. Il ne suppose nullement que votre travail me paroisse peu estimable; j'en fais, au contraire, beaucoup de cas, & je vous tiens grand compte du service qu'il rend, & de l'honneur qu'il fait à la Patrie. Mais vous n'êtes pas toujours aussi bien secondés que vos intentions le mériteroient, & je vois qu'on néglige trop l'occasion que vous donés aux Talens de prendre l'essor. Je sai d'ailleurs ce qui arrête de très bons Esprits & de très bones Plumes. Une délicatesse, peut-être, excessive, les empêche de joindre des productions de quelque conséquence, à des *Nouvelles publiques* & à des *Logogripes*. Ils voudroient un Théâtre moins bannal, & que le *Journal Helvétique* ne fût, en éfet, qu'un Journal.

Je ne doute pas que la Paresse n'ait autant de part à la réserve de plusieurs, que cette

rai-

raison là, qui m'a toujours parû très légère :
 Cependant, *Messieurs*, ne pourriés vous
 point y avoir égard, & trouverés vous mau-
 vais, que je vous invite à faire une tentative
 pour l'enlever ? Si vous y perdiés quelques
 Chalans, je m'imagine que ce qui vous écha-
 peroit de ce côté, vous le retrouveriés avan-
 tageusement d'un autre. En tout cas, il ne
 seroit pas difficile de contenter tous les goûts ;
 il n'y auroit qu'à tirer, pour la foule de vos
 pratiques, un nombre suffisant d'Exemplai-
 res mêlés, pendant que vous feriés un choix
 de Pièces sérieuses, en faveur de ceux qui
 ne se soucient pas du reste. Moïennant cette
 complaisance de vôtre part, je crois, *Mes-
 sieurs*, que vous recevriés assés de bon Mor-
 ceaux, pour en être assortis, au moins tous
 les trois Mois.

Je ne m'estime point capable de soutenir
 une pareille entreprise, & ce seroit bien assés
 d'en avoir doné l'idée. Mais s'il se trouvoit
 encore dix à douze Persones autour de nos
 trois Lacs, qui, avec la capacité nécessaire,
 voulussent y entrer, ils ne manqueroient pas
 de secours. Entre autres Amis, j'en ai un,
 qui joint à l'habitude d'étudier, de méditer &
 d'écrire sans cesse, la fantaisie de ne pouvoir
 se résoudre à mettre en œuvre, dans des Li-
 vres en forme, les Matériaux qu'il entasse

dans sa tête & dans son Cabinet. Ses excuses
 sont : „ Qu'il n'y a déjà que trop de Livres ;
 „ qu'il est inutile de redire ce qui a été dit,
 „ & le plus-souvent dangereux de s'en écar-
 „ ter ; qu'il n'ose rien hasarder de Siftéma-
 „ tique sur les Matières qui lui tiennent le
 „ plus au cœur ; que de simples Brochures
 „ tombent bientôt & n'aprofondissent point
 „ les choses ; qu'éloigné de toute Compag-
 „ nie , à qui il puisse s'ouvrir , il ne se fie
 „ point assés à ses propres Spéculations ,
 „ pour en charger le Public ; qu'au reste il
 „ ne comprend rien à la Logique du Siècle,
 „ & qu'il ne veut, ni s'en rendre Esclave , ni
 „ être le Martir de la sienne &c. ” Un
 Journal à sa portée , & tel que je le conçois ,
 anéantiroit ces prétextes. Il n'y en a pas
 trop , car je ne sache pas qu'il y en ait ja-
 mais eu dans ce goût. Il formeroit bientôt
 un Recueil très capable de se soutenir , &
 qui éplucheroit bien des choses dans un pe-
 tit nombre d'années. On ne feroit point
 choqué d'y voir des nouveautés , parce qu'en
 cas d'alarmes , il pourroit toujours y avoir
 quelqu'un à la brèche. D'ailleurs un pareil
 Journal tiendroit lieu d'une Société Lité-
 raire , aussi bien choisie que le Pais entier
 la puisse fournir. Là chaque Membre , aiant
 son point de vue particulier , & y plaçant les

autres à son tour, ouvreroit à tous, de nouvelles suites, & come un nouvel Horizon d'Idées: Les Esprits associés prendroient feu les uns aux autres; force Vérités y pourroient éclorre; & sans être sujet aux inconvéniens des Assemblées nombreuses, un Etablissement de cette nature auroit, pour les Acteurs & pour les Lecteurs, les principaux agrémens & presque tous les avantages de la Conversation, qui est la folie de mon Solitaire.

Voici donc, *Messieurs*, la Proposition que je vous fais. C'est d'inviter nos Compatriotes *Bons Esprits*, à former une espèce d'Académie, dont votre Ville soit le Centre & votre Journal le Rendez-vous.

Cette Académie, qui s'appellera, si elle veut, L'ACADEMIE HELVETIQUE, s'occuperoit à la Culture des deux Sciences auxquelles il semble que l'on incline le plus aujourd'hui, & qui, si je ne me trompe, seront dans peu de Générations le sort de plusieurs autres. Ces deux Sciences sont la *Métaphysique* & la *Morale*.

J'entens par la *Méthaphysique*, la Recherche de toutes les Vérités, qui sont susceptibles de Démonstration, indépendamment de la Foi & des Mathématiques: Et j'étens la *Morale* à tout ce qui peut intéresser les Sentimens & la Conduite de l'Homme, en qualité

d'Homme & de-Citoïen. Ainsi, *Messieurs*, vous voïés que mon ambition seroit de consacrer les travaux de nos Académiciens au service de ce qu'il y a de plus noble dans la Nature raisonnable. L'*Entendement pur*, l'*Affection*, pardonés moi ce terme, & la *Volonté*: Mais à condition qu'ils s'engageassent à prendre chaque Vérité dans ses premiers principes, & à tout peser à la plus rigoureuse balance. Un Edifice solidement élevé sur ce plan mettroit, nous, ou nos Successeurs, en état de travailler sur la *Révélacion* avec le même courage, & avec une sévérité capable de terminer enfin la quèrelle entre ses Ennemis & ses Défenseurs. Je crois que vous m'entendés, & que vous êtes trop au fait, pour ne pas sentir que c'est là l'unique voïe humaine de rasfermir la Religion chancelante; dans presque toute l'étendue de son Règne.

Il ne m'appartient pas de faire le Législateur; cependant, *Messieurs*, puisque je suis bien assés hardi, pour proposer la fondation d'une *République*, il est naturel que je propose aussi, & en même tems, un petit nombre de précautions, que je crois propres à en faciliter l'établissement & à nous en assurer le fruit.

1°. Il ne me paroît pas nécessaire que les *Affociés* se fassent conoître, qu'autant qu'ils
le

le trouveront à propos : Mais il seroit bon que chacun prit un *Nom* à son gré , dont il signeroit tout ce que vous publieries de sa part. Et même , pour éviter les surprises , je serois d'avis , qu'avec ce Nom , qui seroit pour le Public , on vous confiat, *Messieurs*, quelque marque, devise , ou autre moyen de reconoitre ce qui viendrait, en éfet , de l'Auteur souscrit.

2°. Le Nombre des Académiciens ne doit pas être fort grand , & je voudrois que les premiers fussent désignés par la Voix publique , sur le mérite des Pièces qui paroîtront dans votre Journal, pendant le reste de l'Année courante. On pourroit, *Messieurs*, s'en remettre à vous même, come plus à portée de prêter l'oreille aux suffrages , & fort intéressés à ne pas vous y tromper. L'Académie une fois complete , on comenceroit le Journal séparé, & l'on n'y recevroit plus que les Ouvrages des Académiciens, ou ceux qu'ils auroient adoptés ; sauf à vous de remplir le Journal comun de tout ce qu'il vous plairoit d'y mettre : Il seroit ainsi la pépinière, du premier, & serviroit à le recruter.

3°. Je souhaiterois, que tous ceux qui voudront prendre intérêt à l'Entreprise , se hâlassent de fournir leurs idées, tant sur la per-

fection de l'Entreprise même, que sur les premiers Sujets qui devront exercer les Postulans, & sur la manière de les traiter. Celui des divers Plans qui fera le plus goûté du Public, parlant, *Messieurs*, par votre bouche, pourra être suivi pendant la première Année, qui sera celle d'Épreuve. Pour les suivantes, vous laisserez à l'Académie, une fois formée, le soin de régler la tâche de chacune.

4°. Je voudrois aussi, que chaque Postulans s'expliquât, à sa manière, sur les vues qu'il s'engage à suivre désormais dans ses Méditations & dans ses Ecrits. J'ai souvent oui dire à l'Ami dont je vous ai parlé, qu'il ne médite que pour développer & pour cultiver toutes les facultés de son Ame, & que s'il lui prenoit jamais envie de publier quelque chose, ce ne seroit que pour consulter les autres sur ses pensées. Il me semble qu'il pourroit ajouter à ce but, celui de faire part à ses Lecteurs de l'utilité qu'il y cherche pour lui même; mais c'est un Home singulier, dont on ne tirera rien qu'en le laissant faire à sa mode.

5°. Un point essentiel seroit, *Messieurs*, le meilleur choix possible des Censeurs pour tous les Articles du Journal. J'ai très bonne opinion de ceux qui ont actuellement cette commission; mais il ne faudroit rien négliger pour

pour prévenir toute inquiétude là dessus :
 Vous en voies la conséquence.

Il se présenteroit bien d'autres Réflexions sur tout ceci , mais en voila de reste pour l'ébauche du Projet. On y reviendra, s'il prend faveur. Ah, si l'aimable Savant dont v'otre Journal de Mars nous a donné un si juste Eloge vivoit encore ! Il pourroit être le Protecteur & le Directeur perpétuel de notre Académie. Mais nous l'avons perdu & avec lui la gloire & les délices de nos Etudes. Heureux si une vingtaine d'Associés peuvent le remplacer, sur l'un ou l'autre des Objets que je leur propose ! On acusera ma douleur d'exagerer, puisse-t'elle en être convaincue ! En attendant

Quis desiderio sit pudor aut modus.

Tam clari Capitis.

Et que je trouverois de douceur dans mes regrets, s'ils pouvoient s'exprimer de manière à flater ceux d'une Maison illustre, qui aiant toujours été un modèle des sentimens les plus nobles & les plus délicats, dans cette triste circonstance, un droit aquis sur tout ce que nos Cœurs font capables de sentir !

Manibus date Lilia plenis

*Rurpureos spargam flores, tumulumque Philippi
 His saltem accumularem donis. Et fungar inani
 Munere.*

Avouons, pourtant, que nos larmes sont moins équitables, à proportion qu'elles sont plus intéressées. Il est permis de pleurer un Mérite qui n'étoit pas si déplacé sur la Terre qui le perd, qu'elle n'eût encore de quoi l'enrichir. Mais pour les Ames d'un certain ordre, il n'y a plus que la gloire & la lumière céleste. Le mouvement de félicitation que cette pensée mêle à mes condoléances, ne seroit il point aussi juste qu'elles ?

SCILICET ISTA dies quantâ sub nocte
Jaceret Lucan :

CONSCIUS, OPTATUM REVISIT
Limen Olympi.

Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis!
Virgil.

Illic, NAMQUE DATUR, LÆTUS se
Lumine vero. Lucan.

Impleat, ET JAM SOLIS SOLE EX
SULTET IN IPSO.

J'ai l'honneur d'être &c.

P. D.

Avant que de répondre au Savant Auteur de cette Pièce, qui prend un intérêt si obligeant à notre Journal, nous prions nos Lecteurs & nos Correspondans, de vouloir bien nous faire part de leurs idées sur le Plan qu'il propose.



ODE sur la Sincérité.

S Econdés, Filles de Mémoire,
 Le feu dans mon Cœur excité !
 Apprenons les Mortels à croire,
 Que tout doit céder à la gloire,
 De l'aimable SINCÉRITÉ.

Illustre Compagne d'Astrée,
 Vertu digne du Siècle d'Or
 Si l'on t'eut toujours adorée,
 De même que du tems de Rhée,
 Le bonheur dureroit encor.

La lâche & basse Flaterie,
 Par tout usurpe tes Autels,
 Le Mensonge, la Perfidie,
 La détestable Calomnie,
 Trompent les malheureux Mortels.

Couvert de ton Masque propice,
 L'intèret fascine les yeux;
 Mais sur tout la noire Malice,
 La Jalousie & l'Artifice,
 En cachent leurs traits odieux.

Parés du nom de Politiques,
 La Fourbe sert d'Esprit aux Sots,
 Qui par des dehors pacifiques,

*Nous voilent les ruses obliques
Dont ils trament leurs noirs complots.*

*Quel Monstre sorti des Abîmes,
Vous inspire tant de fureur !
Quoi ! sans aucun fruit de vos Crimes,
Perdre d'innocentes Victimes !
C'est là le comble de l'honneur.*

*Descens, Déesse favorable,
Confonds leurs injustes desseins,
Ne nous sois plus mécorable,
Et de ton flambeau secourable,
Eclaire les tristes Humains.*

*Prête nous sa clarté brillante,
Pour chasser toute obscurité ;
A sa lumière étincelante,
On verra, confuse & tremblante,
Disparoître la Fausseté.*

*Les Vices oseroient ils paroître,
Si tu fais lire au fond des Cœurs ?
Non ! Loin de se faire conoitre,
On verra la Vertu renaître,
Qui mettra fin à nos erreurs.*

*Reçois, Vérité immortelle,
Les prémices de mes Chansons,
Et toujours à tes Loix fidèle,
Je ne veux, pour prix de mon zèle,
Que voir pratiquer mes Leçons.*



TRADUCTION

De l'Ode d'HORACE, qui comence par ces mots;
Otium Divos rogat &c. &c.

PAr une afreuse Tempête
Surpris au milieu des Mers,
Le Nocher voit sur sa tête
Briller le feu des éclairs:
L'Air sifle, la foudre gronde;
Une obscurité profonde
Lui dérobe la clarté
Dieux ! dit il, Dieux, que j'implore !
Faites moi jouir encore
Du Repos que j'ai quitté !

Repos, que le Ciel avare
Semble envier à nos Cœurs,
Le Mortel le plus barbare
Est sensible à tes douceurs.
Du Thrace fier & sauvage,
Dans les horreurs du carnage,
Tu fixes tous les desirs;
Indifférent pour la gloire
Le Mède, dans la Victoire,
Ne cherche que tes plaisirs.

Cette Paix délicieuse,
Où tendent tous nos souhaits,
Fortune capricieuse,
N'est pas un de tes bienfaits.

*Aveugle dans tes largesses ,
 Comblé d'honneurs, de richesses ,
 Tes superbes Faveurs ;
 Je le verrai sans envie.
 Le vrai bonheur de la vie
 Ne s'aquiert point à ce prix.*

*On voit quand la foule obsède,
 Nos augustes Magistrats ,
 Le Licteur qui les précède
 En dissiper l'embras ;
 Mais il n'a pas la puissance
 D'écarter de leur présence
 Les soucis tumultueux ,
 Noir Essain qui les assige ,
 Et qui sans cesse voltige
 Sous leurs Lambris fastueux.*

*Heureux, qui touché des charmes
 De la médiocrité ,
 Loin du bruit & des alarmes ,
 Vit avec frugalité ;
 La Peur, l'Avgrice infame,
 Ne troublent point de son Ame
 L'inaltérable Repos :
 Morphée, à sa voix docile ,
 Fend les airs d'une aile agile
 Pour lui verser ses pavots.*

*Dieux ! par une fole audace ,
 Nous étendons nos projets ,
 Au delà du court espace ,*

191
Juin 1752.

Où nous bornent vos Décrets!
Sous un Ciel plus favorable.
De l'ennui qui nous acable
Nous courrons nous délivrer.
Vain espoir, erreur extrême!
L'Homme à beau fuir; de lui même
Il ne peut se séparer.

En vain sur l'humide Plaine
Nous cherchons un sort plus doux;
Le noir Chagrin, qui nous gêne,
S'embarque, & vogue avec nous.
A son ateinte homicide,
Le Coursier le plus rapide
Ne nous dérobera pas.
Un Cerf, que le Chasseur presse,
N'égale point la vitesse,
Dont il vole sur nos pas.

Après nos peines passées,
Goûtons-nous quelque plaisir?
Ne portons point nos pensées
Dans la nuit de l'avenir.
Somes-nous dans la souffrance?
Livrons nous à l'espérance
De voir changer nos destins.
Un bonheur que rien n'altère,
N'est qu'une belle Chimère
Dont on berce les Humains.

Achille, aux rives du Xante,
Cueille d'immortels Lauriers.

Déjà sa Valeur naissante
 Efface tous les Guerriers.
 Ce Héros , comblé de Gloire,
 Dans les bras de la Victoire,
 Meurt au printems de ses jours.
 Tithon acablé d'années ,
 Se plaint que les Destinées ,
 En eternisent le cours.

Des biens qui font nôtre envie ,
 Le Ciel dispose à son gré ,
 Grosphus ; ce qu'il te dénie.
 Peut être je l'obtiendrai.
 L'Opulence est ton partage ,
 Dans un vaste Paturage ;
 Tu vois tes Coursiers errants ;
 Tes Troupeaux au loin nuigissent :
 L'Or & la Pourpre enrichissent
 Tes superbes Vetemens.

Pour moi , de l'erreur commune
 Dès long-tems désabusé,
 Je pardone à la Fortune ,
 Qui m'a peu favorisé.
 Je possède en dépit d'elle ,
 Une légère étincelle
 De ce feu pur & divin,
 Dont les Nymphes du Permesse
 Des Postes de la Grèce
 Avoient embrasé le sein :



NOUVELLES

DE LA

REPUBLIQUE DES LETTRES,
*Et Particularitez intéressantes de Littérature
 & des Beaux-Arts.*

LE 1er. de ce Mois, de Juin, Jour Anniversaire du glorieux Avènement de S.M. au Trône, l'Académie Royale des Sciences tint son Assemblée publique & prit en même tems possession des nouvelles Sales que le Roi a fait construire & meubler suberbement à l'usage de cette Académie. S. A. R. le Prince FREDERICH GUILLAUME, Fils Aîné du Prince de Prusse, assista à cette Assemblée, de même que plusieurs Ministres d'Etat, Généraux, Seigneurs de la Cour, Princes Seigneurs Etrangers &c. Mr. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, fit l'ouverture de la Séance. Son Discours est un de ces Chefs-d'œuvre d'Eloquence, que nous nous faisons un devoir de donner en son entier. Voici en quels termes il s'exprima :

MESSIEURS.

CHargé par des ordres respectables, d'être aujourd'hui l'organe de vos sentimens, &

L'exprimer la juste reconnoissance dont nous pénétrant les faveurs constantes & accumulées de notre auguste Protecteur, il me suffit de vous montrer, pour ainsi dire, du doigt, tous les objets qui vous environent; & leur langage me paroît le plus éloquent de tous ceux que je pourvois mettre en œuvre, pour célébrer dignement la solennité de ce jour.

Où sommes-nous, MESSIEURS, & quelle main, acoutumée à faire des miracles, nous transporte dans ce glorieux Sanctuaire des Muses? Quelle Puissance a élevé ces Murs, les a si superbement décorés, & a rassemblé dans l'enceinte de cet Edifice, tout ce qui peut nous animer d'une nouvelle ardeur dans la carrière où nous courons? C'est la Main de ce Monarque qui, depuis les douze ans révolus que nous avons eu le bonheur de passer sous sa Domination, s'est répandu sur nous des grâces dont le nombre seul pourroit obscurcir, en quelque sorte l'idée: C'est cette Puissance, qui a le rare avantage d'être toujours subordonnée à la Sagesse & à la Bonté, & dont l'exercice se borne à procurer la félicité de tous les différens Ordres de l'Etat.

Vous avez été, MESSIEURS, les objets immédiats, & presque tous ceux qui m'écoutent ont été les témoins continuels, de ce que le Roi a fait pour l'Académie. Il a dissipé, par des raïons bienfaisans, les nuages sombres dont son Horizon avoit été couvert. Il a donné une noi-

velle vie & de nouvelles forces à un Corps languissant : Il a réuni, par des Loix pleines de sagesse, deux Sociétez, dont chacune à part n'auroit pu atteindre au but qui nous est proposé : Il a ouvert son propre Palais pour y recevoir nos Assemblées, jusqu'à ce que celui-ci, Monument durable de sa grandeur & de son amour pour les Sciences, fût achevé : Il s'est déclaré nôtre Protecteur ; & il a, si j'ose ainsi dire, rempli les devoirs atachez à ce titre, dans toutes les occasions qui l'y ont appelé : Enfin, il a mis à nôtre tête un Président, dont le choix combloit la mesure de nos espérances, & qui n'a cessé de justifier les lumières & de seconder les intentions du Souverain qui lui a confié cette importante fonction.

J'entasse les faits, & je me sers à dessein du stile le plus simple, parce qu'ici les richesses de l'Eloquence, quand je les aurois à ma disposition, peut-être même la magnificence de la Poésie, quoi-que destinée à célébrer les Dieux & les Heros, demeureroient au dessous d'une exposition nue & d'un récit historique. Louer dignement FREDERIC, c'est écrire les Annales de sa Vie, les Fastes Chronologiques de son Règne : C'est là où la Postérité puisera les preuves de nôtre bonheur actuel, & où elle apprendra, avec étonnement, ce qu'elle rejette quelque-fois avec dedain, lorsqu'on le lui présente

trop orné, & qu'elle peut soupçonner le Panégyriste d'avoir sacrifié, ou du moins plié la vérité, aux règles de son art.

C'est plutôt une des incommoditez de la grandeur, qu'un apanage satisfaisant pour elle, d'être come en butte à ces débordemens de loüanges qui, semblables à ceux qui inondent les Campagnes, roulent rarement des Eaux bien pures. Plus le Héros est Grand, moins on doit former le projet de l'exalter. Ses Actions parlent, & suivant une expression énergique, l'Univers doit se taire en sa présence. J'avoüe cependant, qu'il y a des Voix assez fortes pour faire rétentir la Trompette de la Renommée, & que par une Providence attentive à former de justes combinaisons, les grands Homes sont ordinairement contemporains des grands Princes. Vous en êtes actuellement, MESSIEURS, les témoins: Vous voiez des Aristotes à la Cour d'Alexandre; des Virgiles à celle d'Auguste: Vous avez entendu plus d'une fois les loüanges de FRÉDÉRIC, prononcées dans nos Assemblées par une bouche digne de les prononcer.

Je rougirois, MESSIEURS, d'une juste honte; je serois saisi d'une véritable crainte, si la même tâche m'étoit imposée dans ce jour: Mais le devoir cesse où les forces manquent; & même ce n'est point à quoi mon devoir m'appelle. Tout ce que je dois vous dire, & en faut-il davantage, c'est, ouvrez les yeux, admirez &

repassez tous les Evénemens qui ont précédé cette Journée, & qui l'ont, en quelque sorte, préparée; lisez dans le glorieux avenir qui vous attend sous une Domination, que le Ciel, propice à nos vœux, rendra sans-doute aussi longue que glorieuse; rassemblez toutes ces idées, & livrez-vous aux impressions qu'elles doivent naturellement produire sur vos Coeurs.

Que ce jour y soit gravé, come il va l'être dans notre Histoire! Que ce soit l'Epique d'un nouveau zèle qui nous anime dans nos différens devoirs, come c'est celle des nouveaux bienfaits de notre généreux Protecteur!

On a eu raison de dire, que l'honneur & la gloire étoient un espèce d'aliment pour les Sciences & les Arts. Sans ces secours, on les voit bientôt dépérir, & arriver aux derniers degrez de leur décadence: C'est peut-être un défaut de l'Esprit Humain, qui devoit se soutenir par ses propres forces, dans la route du Vrai, come dans celle du Bon. Cependant, si c'est un défaut, il tient si étroitement à la foiblesse naturelle, qu'on doit non-seulement le traiter avec support, mais même s'y prêter, puisque de-là naissent ces grandes entreprises par lesquelles les Siècles qui les voyent exécuter acquièrent l'éclat le plus brillant. Sans ce noble desir, auroit on reculé aussi loin les bornes des Sciences qu'elles l'ont été de nos jours? Auroit-on été

chercher aux extrémités de notre Globe , dans des Climats glacez , ou brûlans , des Vérités aussi utiles au Genre Humain , que glorieuses à ceux qui les en ont rapportées ? Mais que parle-je de défaut , ou de foiblesse ? C'est un instinct véritablement surnaturel , une pente innée aux grandes Ames , qui les porte à franchir ainsi les limites ordinaires de l'esprit humain ; & cette gloire qu'on voit attachée à leurs pas , est la récompense juste & inaliénable de leurs travaux.

Nous sommes tous , MESSIEURS , dans les conjonctures les plus favorables , pour recueillir , chacun suivant ses talens & ses succès , ce prix de nos veilles. Sans être la dupe d'aucune illusion , nous pouvons & nous réjouir & nous glorifier d'être contemporains de ces événemens si favorables aux Sciences ; d'être Sujets de ce Prince qui règne sur nos esprits par la force de son Génie , qui captive nos Cœurs par l'effusion de ses Bienfaits , & qui n'est pas moins le Père des Lettres , que celui de la Patrie ; d'être Membres de cette Compagnie , qui , sous un autre Leibnitz , peut reprendre son ancienne Devise , & s'élever de nouveau vers ces Astres , avec qui ses sublimes Recherches lui donnent une sorte d'afinité ; d'avoir , en un mot , tous les secours qui peuvent & tous les motifs qui doivent former de dignes Académiciens.

Après ce Discours , M. Formey proclama les prix qui devoient être ajugés cette Année,

& indiqua pour sujet du Prix de 1754. la Question suivante. *Si le mouvement diurne de la Terre a été de tout tems de la même rapidité, ou non? Par quels moiens on peut s'en assurer? Et au cas qu'il y ait quelque inégalité, qu'elle en est la cause?*

M. le Président de *Maupertuis* lut ensuite un très bel Eloge de feu M. le Maréchal Comte de *Schmettau*; M. *Eller*, Conseiller de Cour & Premier Médecin du Roi, fit lecture d'un Mémoire contenant de nouvelles Expériences sur la Végétation; M. *Forney* lut l'Eloge de feu M. le Comte de *Dohna*, & M. *Pelloutier*, Conseiller Eclésiastique, termina la Séance par un Rapport raisoné, sur les Questions que la Classe des Belles-Lettres avoit indiqué & sur les Pièces qui avoient été couronnés.

P A R I S.

ON vient de faire une nouvelle Découverte très curieuse, sur la Matière de l'*Electricité*, qui fait, depuis quelque tems, l'occupation & l'utile amusement des Observateurs des Merveilles de la Nature. On n'auroit peut-être jamais crû, qu'il falloit aller en *Amérique*, pour y prendre des Leçons sur ces Matières. C'est cependant là où l'on vient de faire les Découvertes les plus

importantes. A *Philadelphie*, dans l'Amérique Septentrionale, ont est allé jusques à vouloir ravir au Ciel ce Feu redoutable, qui ravage si souvent des Pais entiers. On y a fait des Expériences, pour s'assurer, si la Matière du *Tonnerre* n'est pas la meme que celle de l'*Electricité*. L'éfet a tellement répondu aux conjectures, que l'on peut, ainsi que l'assurent nos Observateurs, se préserver des coups de la Foudre, en fixant perpendiculairement, sur les parties les plus élevées des Edifices & des Vaisseaux, des Barres de fer de 10. à 12. pieds de hauteur, terminées par une pointe fort aigüe, & dorées, pour prévenir la rouille, & en abaissant, du pié de ces Barres, un Fil d'Archal vers l'extérieur du Bâtiment dans la terre, ou autour d'un des Aubans du Vaisseau. Cette Expérience à été faite pareillement, dans le Jardin de *Marli*. Par une Barre, élevé de 40. pieds, placée sur un *Corps Electrique*, dans un Orage, qui a passé au dessus de l'endroit où elle étoit, le Curé & d'autres Observateurs, en ont tiré des étincelles & des comotions, semblables à celles que l'on tire par l'*Electricité* ordinaire. A *Paris*, d'une Barre élevée de 99. pieds & placée sur un Gâteau de Raisine, on en a tiré, le 18. Mai dernier, des Etincelles, pendant plus d'une demie heure,

qu'un gros Nuage étoit au dessus. Ces étincelles étoient parfaitement semblables à celles du Canon du Fusil, lors que le Globe n'est froté que par le Couffin ; & elles produisirent le même bruit, le même feu, & le même pétillement. D'autres Expériences ont confirmé celles que l'on vient de rapporter, & font conoitre, qu'au moien de ces Barres pointues, on peut dépouiller les Nuages orageux, du feu, qui les rend redoutables. Voila, sans contredit, une grande, rare & curieuse Découverte, digne de toutes l'attention des Philiciens.

UNe autre Rareté, que l'on a vü ici, & que l'on fait voir présentement en Province, c'est une Pièce de Méchanisme très curieuse, nommée le *Microscope*, ou le *Monde en miniature*, construite en forme d'un Temple à la *Romaine*. Cette Machine, qui a 10. pieds de haut, sur 6. de large à sa baze, consiste proprement en quatre parties.

I. Elle renferme, dans son sommet, trois belles Scènes; qui changent alternativement.

II. Dans la seconde partie, il y a une Horloge pratiquée sous une Arcade d'Ordre Corinthien. Cette Horloge, qui est le premier mobile de ce merveilleux Ouvrage, présente à la vüe tous les Phénomènes Célestes; d'abord suivant l'ancien Système de

Ptolémée, quoi qu'aujourd'hui hors d'usage, ensuite selon celui de *Copernic*, ou vrai Système Solaire, dans lequel les Planètes se meuvent périodiquement en Orbes elliptiques autour du Soleil, mais toujours de manière à faire conoitre la situation présente du Ciel.

III. Pour éclaircir d'autant mieux ce Système, & afin de rendre plus sensibles les Mouvements des Corps Célestes, on a ajouté à la Machine quatre Planétaires. Le 1^{er}. représente le Système Solaire, avec les Orbites & leurs propres excentricités, proportionnellement les unes aux autres. On y voit les Planètes, dans leur proportion, achever respectivement leurs cours annuels & journaliers. Le 2. Planétaire est un Système de *Jupiter*, avec ses quatre Satellites proportionés, faisant leurs révolutions, conjointement avec le Système Solaire, y comprises les immersions, ainsi que les émerfions de ces Satellites, dans l'Ombre de *Jupiter*. Le 3. Planétaire est un Système, qui explique la nature & la cause des Éclipses; pourquoi il ne peut jamais y en avoir, qu'à la Nouvelle ou Pleine Lune, & pourquoi il ne s'en fait pas à chaque fois que la Lune est pleine ou nouvelle. Le 4. Planétaire prouve le Mouvement annuel de la Terre, par la marque certaine du Mouvement rétrograde des Pla-

ètes. Il y a outre cela un grand nombre d'autres Phénomènes Astronomiques, que l'on observe dans cette Machine, & dont le détail seroit trop long.

IV. Elle a été principalement inventée, pour démontrer la forme & le trajet d'une Comète, qui, suivant la prédiction de M. *Isaac Newton*, doit paroître l'an 1758, ainsi que la figure & l'apparence d'une Eclipsé au Soleil, le 21. Août 1764. lors qu'à 10. heures 9. min. 10. doigts 7. min. du Disque du Soleil, elle disparoitra sous nôtre Horizon. Mais le Phénomène le plus singulier & le plus extraordinaire, est le Passage de la Planète de *Vénus*, vis à vis du Disque du Soleil, le 26. Mai 1761, son commencement à 2. heures 15. min. du matin, son milieu à 5. heures 54. min. & sa fin à 9. heures 35. min. Le tout est exécuté ici, par deux Figures, en 7. minutes de tems, quoi que le Phénomène réel doive durer 7. heures. L'une de ces Figures représente le Lever du Soleil, & le Passage de *Vénus*, vis à vis du Disque de cet Astre; l'autre agissant d'une manière plus étendue, explique & éclaircit, ce qui reste à savoir touchant la première.

Dans la troisième Partie de cette Machine paroît un fort beau Paysage, où l'on découvre la Mer, avec des Vaisseaux, qui vont & viennent à la Voile, dans un mêm

vement proportioné à leur distance aparente. Sur le Continent, on voit des Carosses, des Chaises & des Charettes rouler sur leurs rouës, passer, repasser, tourner dans les Chemins, changer de position dans les hauteurs & les descentes. On aperçoit, dans l'éloignement un Moulin à vent, qui tourne, & plus près le long d'une Rivière, un autre Moulin à poudre actuellement en action. Sur cette Rivière on remarque des Cignes nager, plonger le bec dans l'eau, battre des aïles, tourner le cou en arrière & s'épluher; en d'autres endroit des Chiens badiner ensemble, des Canards & autres Animaux, qui par leurs mouvemens, imitent la Nature, dans un souverain degré de perfection. Cette admirable Machine, qui est le plus beau Morceau de Macanique, qui ait été vû jusqu'à présent, est de l'invention & de la composition de M. *Henri Bridges*, Mécaniste Anglois, qui, après 20. ans d'étude & d'aplication à cette partie des Mathématiques, est venu à bout de la mettre à un point de perfection, qui lui attire l'admiration de toutes les personnes qui la voient.

LE Plagiat, dont se trouve chargé le fameux *Voltaire*, dans les Feuilles de l'Abé *Fréron*, n'est pas mieux fondé que celui dont ce même Journaliste a acufé *Mad.*

Deshoülières *. Un Anonime. à fait imprimer une Lettre dans le *Mercure de France*. **, qui justifie entièrement ce Poëte. Il est vrai, que dans la *Bibliothèque des Gens de Cour*, de l'Edition de 1746. on trouve le Madrigal en question, & qu'il y est attribué à Mr. de la Mote. Mais on n'en a pas voulu croire l'Editeur, sur une chose aussi peu vraisemblable. On a parcouru les Oeuvres mêmes de la Mote, où ces Vers ne se trouvent point. On ne s'en est pas tenu là : On a encore consulté un Neveu de la Mote, Dépositaire de tous ses Manuscrits. Le Madrigal contesté ne s'est point trouvé non plus parmi les Pièces de ce Poëte, qui n'ont pas encore été imprimées. Il faut remarquer de plus qu'il s'est fait plusieurs Editions de la *Bibliothèque des Gens de Cour*, & que celle de 1746. est la seule où soit le Madrigal.

B E S A N Ç O N.

M. FR. IG. DUNOD de Charnage, Ecuier, ancien Avocat au Parlement, & Professeur Royal en Droit Canonique & Civil dans l'Université de Besançon, mourut le 21. de ce Mois. Ce Savant a donné au Public *l'Histoire Civile & Ecclesiastique du Comté de Bour-*

* voies ci devant p. 536. & suiv.

** *Mercure de France* Juin 1752. p. 196.

Bourgogne, & divers Ouvrages de Jurisprudence, qui sont estimés. Il a fourni à nos Journaux plusieurs Dissertations curieuses, & la reconnoissance exige que nous mêlions nos regrets à ceux de sa Province, qui perd un grand Jurisconsulte & un Savant distingué.

N A N C Y.

MR. *Pierre Antoine*, Imprimeur Ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, a actuellement sous Presse le *Supplément au Dictionnaire de Trévoux*, en 2. Volumes in folio, qui s'imprime par Souscription. Le prix est de L. 25. Argent de France, payables L. 12. en souscrivant, L. 7. en recevant le 1. Volume, au Mois de Septembre prochain & L. 6. en retirant le second Tome, au Mois de Décembre suivant. On pourra souscrire, spécialement, à *Neuchâtel en Suisse*, chez Mrs. *Boyve & C.* jusques au 15. Août. Ce tems expiré le prix sera de L. 33. Il se vend à *Paris* jusques à L. 40. En vertu d'un Traité fait à *Paris*, par le Sr. *Antoine*, cet Ouvrage pourra entrer librement en *France*.

Le même Libraire propose aussi par Souscription l'*Histoire Ecclésiastique* in 4°. 36. Vol.; & in 12. aussi en 36. Vol.; de même que

L'Histoire de l'Ancien Testament, par le P. CALMET, pour servir d'introduction à l'*Histoire Ecclesiastique*. On pourra voir les conditions & les prix, chez Mrs. Bayve & C. à Neuchâtel, qui récevront les Soucriptions.

On trouvera pareillement chez ces derniers à Neuchâtel, *Abregé Chronologique de l'Histoire Ecclesiastique*, par M. Macquer, Avocat. Ouvrage dans le goût de l'*Abregé Chronologique de l'Histoire de France*, de Mr. le Président Hénault.

Histoire Militaire des Suisses au Service de la France, par M. le Baron de Zurlauban, 5. Vol. in 12.

Mémoires Historiques, Critiques & Littéraires, par feu M. Bruys, avec la Vie de l'Auteur & un Catalogue raisonné de ses Ouvrages; come aussi plusieurs Pièces, qui n'avoient point encore parû; le tout publié par M. l'Abé Jolly, Chanoine de Dijon 2. Vol. in 12.

Histoire de Lorraine, par Dom Calmet; Abé de Sénones, en 3. Vol. in folio.



E N I G M E.

J'Anonce le retour de la Saison nouvelle,
 Le Printems, après moi, promet mille Douceurs,
 La Nature, toujours plus riante & plus belle,
 Fais naître, sur mes pas, la verdure & les fleurs.

Personne cependant ne me trouve agréable ;
 Au contraire, on me craint à l'égal d'un fâcheux
 Et pour le Genre Humain je suis tout éfroiable ,
 Qu'on voit , quand je paroïs , fuir les Ris &
 les Jeux.

Los Mots de l'Enigme & du Logogriphe de
 Mai, sont BOULE DE SAVON & GENEVE.



T A B L E.

<i>Aux Editeurs sur la Passion & la Jalousie des Auteurs.</i>	Page 515
<i>Lettre sur un Article des Feuilles de l'Abé de Fréron.</i>	536
<i>Lettre de Milord Chest . . . à son Fils.</i>	545
<i>Essai sur ce Sujet proposé par l'Acad. Franc.</i>	
<i>L'Amour des Lettres inspire l'Amour de la Vertu.</i>	556
<i>Lettre à la Dame Auteur de la Lettre sur l'existence de Dieu.</i>	572
<i>Aux Editeurs sur leur Journal.</i>	578
<i>Ode sur la Singularité</i>	587
<i>Traduction de l'Ode d'Horace Otium Di- vos rogabo &c.</i>	589
<i>Nouvelles de la République des Lettres & Particuliers des Sciences de Litté- rature & de l'Art.</i>	593
<i>Enigme.</i>	607



